

DANGERS PERMANENTS

DES

VERS INTESTINAUX

ET AUTRES

CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX

Causes des neuf dizièmes de nos maladies et des 99 centièmes des maladies nerveuses.

MOYENS RATIONNELS DE LES COMBATTRE

Révélations surprenantes avec preuves irrécusables.

SUIVI DE CONSEILS POUR ATTEINDRE UN AGE AVANCÉ, SANS MALADIES, SANS INFIRMITÉS.

PAR UNE ASSOCIATION SCIENTIFIQUE DE **Professeurs-émérites** BELGES ET ÉTRANGERS.

Lisez tout avant de juger.

* * *

IXELLES-BRUXELLES
JEAN VISELÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
14, AVENUE DES ÉPERONS-D'OR.

1890

DANGERS PERMANENTS

DES

VERS INTESTINAUX ET AUTRES

CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX

DANGERS PERMANENTS

DES

VERS INTESTINAUX

ET AUTRES

CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX

Causes des neuf dizièmes de nos maladies et des 99 centièmes des maladies nerveuses.

MOYENS RATIONNELS DE LES COMBATTRE

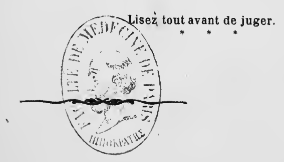
Révélations surprenantes avec preuves irrécusables.

SUIVI DE CONSEILS POUR ATTEINDRE UN AGE AVANCÉ, SANS MALADIES, SANS INFIRMITÉS.

PAR UNE ASSOCIATION SCIENTIFIQUE DE **Professeurs-émérites** BELGES ET ÉTRANGERS.

Lisez tout avant de juger.

* * *



IXELLES-BRUXELLES
JEAN VISELÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
14, AVENUE DES ÉPERONS-D'OR.

1890

AVANT-PROPOS

Nous désirons faire grâce, à ceux qui nous liront, d'une préface inutile. — Dans l'espèce, ce serait, d'ailleurs, très-fastidieux. —Comment éviter, dès le début, les expressions techniques qu'on est tenu d'employer? — Au lecteur d'apprécier ce que vaut notre étude.

Quant au style, nous nous sommes efforcés de lui donner des nuances familières. — Nous sommes allés droit au but, notre œuvre intéressant non-seulement toutes les classes de l'humanité, mais aussi le soulagement et la protection des animaux les plus utiles à l'homme.

INTRODUCTION

Lisez tout avant de juger.

* * *

Au moment d'entrer en matière, jetons un coup-d'œil rapide sur la vie et les maladies des hommes et des animaux. — Ces points permettront d'apprécier plus judicieusement notre petit ouvrage. Il ne sera, d'ailleurs, pas indifférent, au lecteur, d'être quelque peu renseigné à ce sujet, les hommes s'en préoccupant généralement si peu à l'heure où ils sont valides. Ils ignorent, par conséquent, bien souvent les moyens les plus propres pour se guérir, ou pour conserver le don précieux sans lequel il n'y a sur cette terre d'épreuves que souffrance et souvent misère, la santé.

Être malade, c'est éprouver de la douleur, dans une partie ou l'ensemble du corps, des malaises et de la perturbation dans une ou plusieurs fonctions. — La notion de la maladie est plus facile à élucider pour le malade que pour le médecin, et si celui-ci

avait toujours joui d'une santé parfaite, toute son attention, toutes ses observations, l'examen le plus approfondi, ne pourraient lui donner une conception physiologique de ce qu'on appelle être malade.

C'est pourquoi on n'a point recours au médecin, pour qu'il constate notre état de souffrance; mais uniquement afin de faire découvrir, par sa science et son expérience, de quoi et pourquoi l'on souffre, et quels sont les moyens à mettre en œuvre pour y remédier.

Un être bien conformé, pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour fournir à ses besoins, usant avec réserve de ses facultés, et autour duquel rien ne changerait, cet être ne devrait jamais avoir la santé troublée, il ne devrait éprouver que les changements qui sont le résultat des années.

Mais telle n'est pas la condition de l'homme : il est exposé à des privations; il est intempérant et dominé par des passions; ses rapports avec le monde extérieur sont extrêmement variables. En effet, rien n'est fixe, rien n'est stable ici-bas; à côté de ces lois immuables qui règlent l'ordre si parfait que nous admirons dans la nature, tout change, et à chaque instant; les corps les plus durs sont soumis à des modifications incessantes, causées par les mouvements du monde extérieur. — Comment des organes aussi fragiles et aussi impressionnables que ceux de l'homme, pourraient-ils conserver un état constant, entourés, comme ils le sont, de tant et de si puissantes causes de perturbation?

Les influences externes ne sont point les seules causes de maladies; les dispositions individuelles, soit physiques, soit morales, sont aussi des sources

très-fécondes de dérangements fonctionnels. — Ce sont surtout les passions qui multiplient pour l'homme les causes de maladies. Ses rapports avec le monde réel ne sont rien, en raison de ses rapports avec le monde idéal qu'il se crée, et dans lequel il est exposé à des tempêtes cent fois plus furieuses et plus subites. — Aussi l'homme est-il de tous les animaux le plus sujet aux maladies.

Nous n'entreprendrons pas de définir la vie; comment définir ce qu'on ne connaît pas? Surtout pour les animaux.

La vie n'est qu'une abstraction, un être phénoménal; elle n'existe pour nous que dans la matière, que là où nous voyons certaines modifications, certains phénomènes; nous regardons comme brute, comme privée de vie, la matière qui ne présente aucun de ces phénomènes que nous appelons vitaux. D'où il suit que tous les corps qui frappent nos sens, se trouvent naturellement divisés en deux grandes séries, les corps organisés ou animés, et les corps bruts ou inanimés.

Il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le penser, de fixer la limite qui sépare les deux séries dont nous venons de parler; pour déterminer cette ligne de séparation, nous n'avons que nos sens, instruments bien grossiers, comparés aux ouvrages de la nature. Ne sait-on pas qu'armé d'instruments, notre œil distingue des êtres là où l'œil nu ne peut rien voir? Avec des sens plus parfaits, notre univers serait plus

étendu ; nous distinguerions des actes vitaux qui nous échappent, et nous placerions dans la série des corps organisés des corps qui nous semblent privés de vie.

Quoique nous ne puissions pas nous flatter de saisir des actes vitaux partout où ils existent, nous pouvons affirmer cependant que toutes les modifications de la matière se rapportent aux deux séries, aux deux états que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire, à l'état de vie qui semble n'être que temporaire, de transition, et à l'état brut auquel revient toujours la matière.

C'est de la première série de ces êtres, c'est-à-dire, de celle des êtres organisés, que nous avons à nous occuper ici.

Le principal caractère de la matière animée, c'est le mouvement spontané, mouvement attesté par plusieurs phénomènes qui n'appartiennent qu'à la matière douée de vie, et qui révèle pour nous une puissance, une force intelligente, qui préside au développement et à la conservation des êtres. — Nous ne pouvons dire quelle est cette force, cette puissance ; mais son existence est incontestable.

En recevant la vie, la molécule matérielle reçoit la puissance de résister à l'action des agents extérieurs, de manière à se soustraire aux affinités chimiques qui tendent sans cesse à l'entraîner dans des combinaisons nouvelles. Cette résistance dure autant que la vie, ou peut-être serait-il plus exact de dire que cette résistance constitue la vie, qui semble n'être que la résultante de deux forces qui se disputent la matière.

De tous les mystères de la création, l'animation de

la matière est sans contredit le plus incompréhensible, celui qui étonne le plus l'imagination. — Par quelle admirable et inexplicable combinaison la matière brute est-elle transformée en matière vivante? — Comment nos organes peuvent-ils s'approprier des corps étrangers et leur communiquer la vie? — Nous n'en savons rien. — Ceux qui prétendent tout expliquer par les propriétés de la matière, disent que l'animation n'est qu'un phénomène de chimie vivante, le résultat de décompositions et de récompositions; mais c'est exprimer le fait par d'autres termes, sans l'expliquer; du reste, quelque supposition que l'on fasse, comme on n'a jamais pu, à l'aide des éléments fournis par l'analyse chimique, reproduire aucune matière *organisée*, on sera toujours forcé d'admettre qu'il y a, dans la matière vivante, autre chose que ce que fournit l'analyse. — Il y a un levain, un principe vital qui échappe à nos recherches, et qui, combiné avec les éléments que nous connaissons, donnent toutes les variétés vivantes. — De quelle nature est ce principe, ce levain qui, en s'emparant de la molécule matérielle, pour la faire vivre temporairement d'une vie individuelle, la soustrait aux lois universelles de l'attraction et des affinités, et quelle est la cause qui fait retomber cette molécule sous l'empire de ces grandes lois? — Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ces phénomènes, qui resteront sans doute à jamais inexplicables. — Nous observerons seulement que, sous l'influence de causes que nous ne pouvons comprendre, la matière modifiable à l'infini revêt des formes déterminées, présente des individus groupés par familles, ayant une durée limitée, et passant par des états communs à tous les êtres orga-

nisés, qui sont de naître, croître, se reproduire et cesser de vivre.

Les personnes qui ne veulent admettre que ce qui tombe sous les sens, repousseront, nous le savons, toutes les suppositions qui se rattachent à l'existence de quelque chose d'immatériel, et qui échappe à nos moyens d'investigation. — Pourquoi, diront-elles, admettre quelque chose que nous ne pouvons saisir? Pour raisonner logiquement, ne faut-il pas s'en tenir à ce qui frappe les sens, car aller au-delà, c'est sortir de l'observation, ce n'est plus de la philosophie?

Il n'est pas difficile de répondre à ce raisonnement et de démontrer qu'il n'est rien moins que philosophique; en effet, les sens ne sont point seulement affectés par la matière, ils le sont aussi, et surtout, par les phénomènes qu'elle présente. Les matérialistes rapportent ces phénomènes aux propriétés de la matière qui peut se modifier à l'infini, selon certaines conditions : ainsi, la matière pense, disent-ils, parce qu'elle a la propriété de penser. — Mais qu'entend-on par propriété de la matière? Si l'on veut seulement dire que les modifications qu'elle éprouve sont dues à la propriété qu'elle a d'être modifiée, on est dans le vrai; mais, si l'on entend que la matière, restant la même dans sa composition chimique et dans ses rapports avec le monde extérieur, peut présenter des phénomènes variés, on est dans l'erreur. — Tout changement dans l'état de la matière suppose l'action d'un agent extérieur ; rapporter à l'action d'un corps sur lui-même les modifications qu'il éprouve, serait aussi absurde que d'attribuer la forme d'une machine à la matière qui la compose. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la matière est

douée de propriétés au moyen desquelles, et dans des circonstances données, elle peut être modifiée, mais dans des limites tracées par la création, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de changer. Ainsi, toutes les modifications et tous les changements que présentent les corps sont prévus, ils sont, comme la forme d'une machine, l'expression d'une volonté qui réside ailleurs que dans la matière dans laquelle on les observe. En résumé, toute modification dépend d'une cause modificatrice : sans modificateur, pas de modification, pas de changement.

Dira-t-on que les modificateurs sont connus, qu'on ne les nie pas; mais qu'ils n'agissent sur les corps, soit organisés, soit inorganisés, qu'en favorisant la combinaison des éléments matériels ; qu'ainsi tout se réduit à obtenir les conditions favorables aux formations organisées ! !

La chimie est arrivée à connaître et à reproduire presque tous les composés *inorganiques*, tandis qu'elle n'a pu encore reproduire aucun composé *organique*. Il faut donc penser que toutes les conditions nécessaires à ces formations ne sont pas connues : il entre probablement dans ces composés quelque principe qui nous échappe; et la matière organisée contient quelques éléments de plus que ceux fournis par l'analyse. — La fibre, par exemple, n'est pas seulement la matière que nous connaissons, de même que le fer aimanté n'est pas seulement du fer; car, quoiqu'il ne fournisse à l'analyse chimique que ce que nous connaissons sous le nom de fer, il est évident qu'il y a autre chose, lorsqu'il jouit de la propriété magnétique. Dira-t-on que cette propriété appartient au fer; mais ce métal n'est pas toujours

magnétique : il jouit donc, dans certaines circonstances, de propriétés qu'il n'a pas dans d'autres ; il n'est donc pas toujours dans le même état; et, s'il n'est pas toujours dans le même état, c'est qu'il n'est pas toujours sous l'influence des mêmes modificateurs.

Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'il y a, dans les corps organisés, autre chose que ce que nous appelons matière; nous pensons que ces corps sont le résultat de l'union d'un principe, que nous appellerons vital, avec la matière proprement dite.

Dans quelles proportions se font les combinaisons de la matière avec le principe vital, et quelles sont les circonstances qui favorisent ces combinaisons? — Nous ne pouvons répondre à ces questions; car les circonstances qui semblent favoriser le développement de quelques êtres, empêchent le développement de quelques autres, et frappent même de mort les êtres déjà formés. Cependant, relativement à la température, il est des limites au-delà desquelles il ne peut se former aucun être organisé.

Une autre remarque, c'est que tous les êtres tirent leur origine d'êtres semblables; ce qui suppose la préexistence de germes; en a-t-il toujours été ainsi? Quelques personnes pensent que non ; mais c'est encore ici une de ces questions sur lesquelles on peut avancer tout ce que l'on veut. Toutes les hypothèses sont permises, lorsque les faits qu'on veut expliquer se refusent aux analyses, aux démonstrations.

Néanmoins, en voyant la persistance des espèces, on s'étonne vraiment de pareilles suppositions. — Dira-t-on aussi que ce penchant irrésistible qui porte les sexes à s'unir, est dû aux propriétés de la matière, qu'il n'y a là aucune intention, et que c'est le

hasard qui a mis un attrait si vif dans leur rapprochement?

Ainsi, malgré tous les faits qui frappent nos sens, et qui démontrent la nécessité des germes pour la conservation des espèces, il est de prétendus philosophes qui trouvent plus raisonnable de supposer, que le chêne qu'on ne peut obtenir aujourd'hui sans un gland, doit son origine au hasard, à une circonstance fortuite, plutôt qu'à toute autre cause; ils regardent comme absurde toute supposition qui admet dans les phénomènes de la vie des causes immatérielles, c'est-à-dire des causes qui échappent à nos sens. — Mais est-elle plus satisfaisante l'hypothèse par laquelle ils accordent à la matière la puissance de s'animer, de s'organiser, de prendre des formes variées et déterminées; est-il un esprit tant soit peu judicieux qui puisse se contenter d'une pareille explication? Et nous avons peine à croire que les matérialistes eux-mêmes en soient aussi satisfaits qu'ils le paraissent.

Quant à nous, nous ne voyons pas que l'hypothèse en vertu de laquelle on rapporte toutes les modifications vitales aux seules propriétés de la matière, expression d'ailleurs vide de sens, nous ne voyons pas, disons-nous, que cette hypothèse soit plus raisonnable, plus vraisemblable que la supposition d'une cause créatrice toute puissante et intelligente. Nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet; notre proposition se réduit à ceci : la matière organisée présente des phénomènes que ne présente pas la matière non-organisée; il y a donc quelque chose de plus dans l'une que dans l'autre. — Pour nous, la matière animée n'est pas seulement de la matière, de même que l'ai-

guille aimantée n'est pas seulement du fer; dans l'être organisé, la matière est sous l'influence d'un principe, d'un agent qui la rend propre à certaines modifications, à certains phénomènes, comme sous l'influence du magnétisme, le fer se trouve propre à produire des phénomènes qu'il ne peut présenter sans le secours de cet agent.

Au surplus, pour le but que nous nous proposons dans cet écrit, il importe peu de savoir si les phénomènes qui caractérisent l'état de vie dépendent, comme le disent les matérialistes, de circonstances fortuites, ou d'une cause spéciale, intelligente; mais il importe beaucoup de bien comprendre et de bien apprécier la nature et la fin de ces phénomènes, ainsi que la nature et la cause des modifications qu'ils éprouvent; puisqu'en définitive, ce sont ces modifications qui constituent les maladies. — Eh bien! l'observation nous apprend que les rapports de la matière animée avec le monde extérieur, diffèrent beaucoup de ceux de la matière inanimée. *Cela résume presque tout.*

Ce qu'il importe encore de faire connaître au lecteur, avant de nous étendre plus loin, c'est que l'homme et certains animaux ont aussi leur vie *végétative* comme les plantes, et elle est même assez généralement indépendante de leur vie animale. — Or, cette vie, comme celle des plantes, est sujette à des maladies sinon spéciales, tout au moins, sans être toujours solidaires avec la vie animale.

Donnons encore l'opinion de quelques célèbres prédécesseurs : *Voltaire* disait : La vie, c'est l'organisation avec capacité de sentir; *Bordeu*, c'est un flux de mouvements réglés et mesurés, qui se fait suc-

cessivement dans chaque partie, et y détermine l'exercice de ses fonctions; *Bichat*, c'est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort; *Chaussier*, c'est commencer par une naissance, se conserver comme individu par une nutrition, comme espèce par une production, avoir une durée limitée, et finir par la mort; *Cuvier*, c'est un tourbillon plus ou moins rapide, plus ou moins compliqué, dont la direction est constante, et qui entraîne toujours des molécules de même sorte, mais où les molécules individuelles entrent, et d'où elles sortent continuellement, de manière que la forme du corps vivant, lui est plus essentiel que sa matière; *Lamarck*, c'est dans les parties d'un corps qui la possède, un ordre et un état de choses qui y permettent les mouvements organiques, et ces mouvements qui constituent la vie active, résultent de l'action d'une cause stimulante qui les excite.

Enfin, au point de vue philosophique, lord S'Myers dit : La vie, pour le penseur, n'est qu'un esclavage, un leurre ou une déception, à moins d'être égoïste.

Nous pourrions peut-être objecter, à *Voltaire*, qu'il n'est pas bien sûr que tous les êtres vivants sentent, et qu'on n'a pas toujours cessé de vivre parce qu'on a cessé de sentir; à *Bordeu*, qu'on ne comprend pas ce qu'il entend par un flux de mouvements; à *Bichat*, qu'il eût été plus simple de dire naïvement que la vie est, ce qui n'est pas la mort; à *Chaussier*, que naître et mourir, ce n'est pas la vie, ou du moins toute la vie; à *Cuvier*, que le cartésianisme (philosophie de *Descartes*) nous a dégoûtés des tourbillons et des forces tourbillonnantes; à *Lamarck*, qu'il définit la vie dans ce qu'elle a d'impénétrable pour nous, et non dans ce que nous en connaissons.

Nous terminerons ici ces préliminaires concernant un mystère impénétrable et qui nous paraissaient indispensables au but que nous voulons atteindre.

Il existe très-rarement deux cas de maladie absolument semblable. — En effet, chaque partie du corps ayant une conformation spéciale, peut être atteinte de différentes manières, par les causes qui agissent sur elle. — C'est toujours l'organe le plus sensible qui paie son triste tribut à la maladie, quelquefois par une fatale sympathie avec d'autres organes, en d'autres circonstances directement, par des causes qui lui sont exclusivement propres. En termes généraux, un organe étant compromis, de l'une ou de l'autre manière, un autre organe peut le devenir de la même façon ou d'une autre, surtout s'il appartient à la catégorie des fonctions destinées à un organe voisin.

Quant aux causes nombreuses des maladies et à l'impressionnabilité ou la susceptibilité qui nous les font contracter, il est tourné en proverbe, qu'il n'y a pas deux personnes qui sentent, parlent, marchent, digèrent, dorment, enfin, on peut presque dire, qui meurent de la même manière.

Lorsque les progrès de l'esprit humain ont permis, sans porter atteinte au respect dû aux dépouilles mortelles de l'homme, de chercher, dans ses débris matériels, la trace de ses maladies, et les causes de sa destruction, on a reconnu que, généralement, la maladie avait été engendrée par un sérieux dérangement d'organes.

On peut aujourd'hui prétendre qu'aucune maladie ne fait mourir, sans qu'elle affecte à un degré élevé l'un de nos organes essentiels.

Les névroses (maladies nerveuses) passent, depuis longtemps, pour être un produit des progrès toujours croissants de la civilisation. — A mesure que l'intelligence se développe, les nerfs peuvent, pense-t-on, devenir plus irritables, par suite de cette loi qui préside à l'union si intime du physique et du moral. Or, plus un organe est irritable, plus il est disposé à devenir malade.

Il y a peut-être de l'exagération à généraliser cette théorie. Nous en parlerons plus loin.

Il y a trop de causes.

Les causes morbides présentent cette différence remarquable, que les unes ont une existence réelle, tandis que d'autres n'existent, au contraire, que dans un rapport d'équilibre entre les agents extérieurs et l'état de nos organes. Les premières, que nous pouvons appeler physiques, sont saisissables, puisqu'elles sont matérielles, et, si elles échappent à nos investigations, c'est que nos moyens, pour les saisir, sont trop imparfaits; mais leur existence n'est pas moins réelle; ainsi, quoique nous ne puissions pas constater l'existence des miasmes épidémiques dissous ou suspendus dans l'atmosphère, on ne peut nier leur existence.

Les secondes causes, que nous ne savons comment désigner, sont insaisissables, matériellement parlant; elles sont fugitives, et n'existent que dans leur action et dans leurs effets; un exemple nous fera mieux comprendre : une personne a été saisie par le froid, ayant le corps en sueur; elle se trouve affectée de

pneumonie; où est la cause? Comment lui adresser des médicaments? — Vouloir la combattre, n'est-ce pas si l'on voulait combattre la cause d'une violence, d'une blessure?

La distinction, que nous cherchons à rendre sensible, n'est point idéale, elle est bien réelle; il y a certainement une grande différence entre les causes dites matérielles, les virus, par exemple, qui agissent en quelque sorte comme des réactifs, en se combinant avec quelques éléments de nos fluides, et les causes que nous appelons circonstancielles, qui n'existent que dans l'état de nos organes et des agents extérieurs.

Une autre remarque à faire sur les causes en général, c'est que les unes sont passagères, et les autres permanentes. Cette distinction est très-importante dans le traitement des maladies; en effet, dans le cas d'une cause permanente, la guérison serait souvent impossible, si le sujet restait dans les mêmes conditions; tandis qu'il suffira souvent de le soustraire à l'action de la cause morbide pour voir la santé se rétablir. — De même lorsqu'il s'agira d'une cause passagère; les soins hygiéniques et de régime suffiront souvent pour obtenir la guérison.

Nous admettons, nous, avec d'éminents penseurs, dont les principes sont en harmonie avec la science et l'expérience, qu'indépendamment des causes que nous indiquons plus loin, l'oisiveté et les passions y sont pour leur part; mais, en toutes choses, il faut distinguer et ne pas exclure systématiquement des opinions, très-appréciables pour tous, surtout lorsque les hypothèses sont appuyées par d'incontestables faits. — Au grand préjudice de l'humanité, n'est-ce

point fréquemment ainsi que procèdent des initiatives fâcheuses, même chez des hommes compétents jouissant d'une considération incontestée.

Abrégeons les remarques préliminaires, et hâtons-nous d'engager le lecteur à se préoccuper surtout des maladies *vermineuses*, pour l'appréciation des maladies en général.

Quant aux maladies mentales, tribut humiliant que l'homme paie à la matière dont il est pétri, et aux troubles affectant les organes des sens qu'il supporte le plus impatiemment, nous devons nécessairement faire des exceptions, avec cette réserve, néanmoins, qu'il se rencontre encore là de nombreux exemples dûs à la cause dont nous traitons; nous en avons pour preuve, les navrantes citations que nous réservons au lecteur, entre autres, au traitement n° 30, du docteur Mayor, de Genève, etc.

Malheureusement, on peut confondre les maladies dites mentales, avec les maladies nerveuses-vermineuses, où les crimes et délits prennent souvent leur source, d'une manière inconsciente, et attirent sur les malheureux qui en sont atteints, les rigueurs imméritées de la justice. — Le docteur Semal, de Mons, si capable et si apprécié, l'a justement rappelé, dans une conférence donnée sur la matière, en 1889, au jeune barreau de Bruxelles. Nous aimons à le citer ici, presque textuellement :

« Est-ce trop demander à la société actuelle que de mettre son régime répressif en accord avec les incontestables acquisitions de la science, en promulguant qu'entre le crime et le délit, qu'elle a le droit de punir, et la maladie dont elle a le devoir de poursuivre la cure, il y a une situation médiane, exigeant

de sa part une simple neutralité armée. — Certains malades peuvent, dans un accès de délire ou nerveux, obéir à des impulsions criminelles : une jeune femme étouffera son enfant dans de folles étreintes, croyant qu'on veut le lui ravir; un délirant tuera son gardien, en le prenant pour un malfaiteur; un autre, exagérant, par une puissance nerveuse, des principes religieux, égorgera sa femme pour obéir à une voix d'en haut.

» Citons ici un type classique : Cette garde-malade *hystérique* qui sans profit, sans haine, sans passion, empoisonne successivement neuf personnes confiées à ses soins, et dont le mobile paraissait être le plaisir de le prédire, une sorte d'orgueil qu'elle avait à accuser l'ignorance des médecins.

» Il y a encore d'autres catégories de malades, entre autres, des épileptiques (dont les neuf dixièmes, peut-être, doivent leur triste sort aux complications vermineuses) (1) et qui sont fréquemment les auteurs d'actes criminels, accusant un côté morbide incontestable : assassinats, incendies, vols, etc., etc. La maladie, chez eux, est au service de mauvaises tendances *préexistantes*. Il tuera un homme qu'il haït, violera une femme qu'il désire, etc. Ce n'est pourtant pas un simple criminel, car il faut l'appoint d'une crise pathologique, pour qu'il réalise la pensée criminelle, qui, sans la crise, resterait à l'état de tendance.

» Et l'on ne peut séparer, des épileptiques, les *épileptoïdes*, les plus dangereux de tous, chez lesquels la crise se réduit aux symptômes initiaux, à de

(1) Parenthèse des auteurs.

simples vertiges, etc. — Il n'est médecin, directeur, ni aumônier de prisons, qui n'aient frémi devant ces problèmes, qui n'aient plaint ces malheureux, lesquels, sous les apparences de la correction psychique, montrent des individualités mal équilibrées, défectueuses, malfaisantes par destination fatale, portant en elles les motifs irrécusables de leurs actes. »

Les causes des maladies passent pour être indispensables à connaître, pour la direction du traitement, et, en effet, il n'est pas absolument indifférent, disent les auteurs, de savoir que la maladie que l'on traite, est due principalement à telle circonstance plutôt qu'à telle autre. — Nous sommes entièrement de cet avis, et, s'il était entendu, une fois pour toutes, que cette opinion appartient désormais à la science, nous aurions la satisfaction de voir les praticiens entrer plus souvent dans nos vues, de même que les malades, dont l'imagination est, la plupart du temps, suspecte et en défaut sous ce rapport. — Car ils ne jugent que trop souvent très-superficiellement de certains symptômes, les attribuant à des causes obscures ou douteuses.

Notre régime de longue vie, qui termine cet ouvrage, leur prouvera, par les conseils que nous y donnons, que nous n'avons rien oublié, au sujet des causes multiples de nos maladies. — Ces causes se résument donc :

Dans les aliments et les boissons, l'air et ses innombrables modifications; car, nous le disons avec une profonde conviction, l'*influenza* de 1889-1890 est le résultat d'un déplacement de vers dans l'intestin, causé par des animalcules nuageux ; dans l'usage et surtout l'abus que nous faisons de nos organes,

dans toutes les circonstances de notre vie; dans nos erreurs, dans nos fautes; dans nos chagrins et nos émotions, dans nos travaux; dans les grandes catastrophes publiques ou privées; dans l'exagération de nos plaisirs; dans nos démêlés avec le prochain, soit par son fait, soit par le nôtre; enfin, dans les qualités du sol que nous foulons, et dans les habitations qui nous reçoivent et, en général, dans toute cause quelconque de déplacement de nos parasites.

N'est-ce donc pas assez de tant de causes de destruction, nous menaçant sans cesse, sans en admettre d'imaginaires, comme le font des personnes un peu visionnaires, et même des médecins, restant parfois étrangers aux principes logiques applicables à l'étude des sciences d'observation?

Nous aborderons maintenant quelques détails concernant le *système nerveux*. — Ne perdons jamais de vue que les symptômes ou signes de nos maladies nous sont infailliblement dénoncés par un trouble quelconque des fonctions nerveuses, c'est là, d'ailleurs, le point de départ de nos théories.

Toutes les parties du corps sont tributaires du *système nerveux* et semblent n'avoir vie que pour lui devoir obéissance; or, on le trouve partout, dans tous nos organes. Les nerfs marchent en parfaite entente avec les vaisseaux sanguins et prouvent ainsi que l'impressionnabilité et le mouvement nous sont aussi nécessaires que le sang.

L'existence ne serait donc rien sans le *système nerveux*.

Chacun de nos organes pourvu de sensibilité est extrêmement impressionnable. Les impresssions se communiquent aux nerfs, pour y être senties et comprises. Il se fait alors un mouvement absolument opposé, lequel communiquant avec les nerfs, correspond avec les organes impressionnés, ce qui fait immédiatement produire à ceux-ci un certain mouvement mécanique. Ainsi, si je me perce la peau jusqu'au sang, le sentiment de la blessure est senti par le cerveau, en y causant de la douleur, et communique, à la partie blessée, un symptôme qui la sépare instantanément de l'organe associé.

Tout ce qui concerne la nutrition, *digestions, sécrétions, circulation du sang, assimilation, désassimilation,* se font sans notre volonté, sans que nous nous en apercevions, même pendant que nous dormons. — C'est le système nerveux qui fait le sang par la transformation des aliments en chyle, etc. — Sans lui, les intestins, l'estomac, etc., seraient sans objet et ne pourraient agir comme ils le font. — C'est aussi le système nerveux qui donne au sang son impulsion au moyen de laquelle il fait son étonnant parcours. — Sans lui, ni le cœur, ni le cerveau ne pourraient fonctionner. — Par son action, le système nerveux aide les poumons à opérer la régénération du sang, par l'influence de l'air atmosphérique. — Chose étonnante, c'est encore lui qui dirige le travail, au moyen duquel l'organisation se débarrasse de ce qui lui est devenu inutile; ainsi : *la défécation, — la sécrétion de l'urine, — la transpiration,* — etc. — Enfin, ce n'est que par le système nerveux que la *sensibilité* a lieu pour les hommes et les animaux, et c'est par cette faculté qu'ils diffèrent des

végétaux. — Les physiologistes ont supposé l'existence d'un *fluide nerveux* et l'ont comparé au fluide électrique, etc. ; mais, malgré la vraisemblance de son existence, nous ne savons encore rien de concluant là-dessus, et nous ignorons le mécanisme de l'action nerveuse.

Nous pourrions entrer dans de grands développements au sujet de ses admirables combinaisons et finir par prouver que, si en lui résident nos plus éminentes qualités, c'est malheureusement aussi lui qui enfante nos vices, nos folies et même, hélas, *nos crimes*. — Oui, il représente la vie, la mort, le bonheur, le malheur, nos vertus et nos erreurs.

De tout ce qui précède et de ce qui va suivre, nous conclurons donc avec confiance, que parmi les causes les plus fréquentes de nos maladies, des opinions des plus respectables, que nous avons pu convaincre, placent aujourd'hui, avec nous, *les complications vermineuses*. — Quant aux maladies dites nerveuses, elles y sont peut-être pour les 99 centièmes.

Cette conviction a donné lieu au modeste travail que nous livrons au public. — Nous le faisons sans la prétention d'avoir réussi ; mais tout au moins avec l'espoir qu'il rencontrera quelques esprits non prévenus qui voudront bien rendre justice à nos courageux efforts, car ils ont nécessité des recherches longues et minutieuses, non-seulement en ce qui concerne la science, mais les nombreux précédents et exemples cités, sans lesquels tout notre travail eût été sans objet. — Il nous a fallu consulter les meilleurs auteurs grecs, latins, allemands, anglais, français et hollandais.

Nous devons, à ce sujet, exprimer notre vive reconnaissance, non-seulement aux célébrités qui ont bien voulu répondre à nos investigations, mais aussi aux personnes accréditées dans les différentes bibliothèques de la Belgique et de l'étranger, auxquelles nous avons eu recours.

Les entozoaires et autres vers des hommes et des animaux.

LEURS CLASSES, ESPÈCES ET ORGANES QU'ILS OCCUPENT

Leur classification est difficile à cause des nombreuses controverses, nous devons cependant notre opinion indépendante au lecteur, et croyons nous rallier à un terme moyen, en adoptant cinq classes dans l'ordre suivant.

D'ailleurs la classification importe moins que les espèces, ainsi que leurs mœurs et leurs agissements.

I CLASSE

Nematoïda. Nematoïdes (cylindriques).

Neuf espèces.

1° *Filaria*. Dragonneau, ver filaire.

Dans les tissus cellulaires, non-seulement des quatre classes d'animaux invertébrés, mais même des insectes et leurs larves.

Une espèce chez l'homme *Filaria medinensis*.

2° *Humularia*. Humulaire.

Une espèce chez l'homme *Humularia lymphatica*.

3° *Tricocephalus*. Tricocephale.

Dans l'intestin *cœcum* de l'homme et des mammifères *Tricocéph. dispar*.

—

4° *Oxyuris*, ascaride vermiculaire.

Dans le gros intestin des mammifères.

Une espèce chez l'homme *Oxyuris vermicularis*.

C'est ce petit ver blanc, si remuant, si commun chez l'homme et qui pullule quelquefois à l'anus des jeunes enfants.

—

5° *Cuculanus*. Cuculan.

Dans quelques amphibies, mais surtout dans les poissons.

—

6° *Ophiostoma*. Dans les intestins des mammifères.

—

7° *Ascaris*. Dans les intestins des animaux invertébrés.

Une espèce chez l'homme *ascaride lombricoïde, lombric*.

C'est celui qui a tant de ressemblance avec le ver de terre et qui est également si commun chez l'homme et les animaux, surtout chez les grands quadrupèdes.

—

8° *Strongylus*. Strongle. Se trouve, non-seulement dans les intestins, mais aussi dans certaines cavités des mammifères.

Une espèce chez l'homme. — Souvent dans les reins.

—

9° *Liorhynchus*. Dans le canal alimentaire des mammifères et poissons.

II CLASSE

—

Acantocephala. Acantocephale (à crochets).

—

Deux espèces.

1° *Echinorhynchus.*

Rare chez les mammifères et amphibies, plus souvent chez les oiseaux; le plus souvent dans les intestins des poissons.

—

2° *Tetrarhynchus.*

Surtout dans les muscles de différents poissons. De cette classe, il n'en a pas encore été découvert chez l'homme.

III CLASSE

—

Trematoda (vers suçants).

—

Quatre espèces.

1° *Monostoma*. Monostome.

Dans le gros intestin et autres cavités de différents animaux, des quatre classes supérieures.

—

2° *Amphistoma*. Amphistome.

Dans le canal alimentaire des mammifères, oiseaux et amphibies.

—

3° *Distoma*. Distome.

Dans toutes les classes d'animaux invertébrés, dans le canal intestinal et autres cavités ; même une espèce dans les branchies des écrevisses.

Dans le foie et son vésicule de l'homme *Distoma hépaticum*.

—

4° *Polystoma*. Polypore.

Chez les mammifères et amphibies dans différents organes.

Une espèce chez l'homme *Polystoma pinguicola*.

IV CLASSE

—

Cestoïda (vers à ruban).

—

Six espèces.

1° *Scolex*. Scolex.

Espèce douteuse. — Ne sont peut-être que des embryons de vers à ruban.

On ne les trouve que dans les poissons, surtout les poissons de mer.

—

2° *Caryophyllaeus*. Espèce d'ascaride.

Ne se trouve que dans les poissons, surtout d'eau douce.

—

3° *Ligula*. Ligula.

Originaire des cavités du ventre des poissons d'eau douce, parasite dans le canal alimentaire des poissons voraces, et les oiseaux qui se nourrissent de poissons.

4° *Tricuspidaria* (à trois poches).

Dans le canal intestinal du brochet, de même chez lui et autres poissons voraces; dans des vésicules, sur le foie, etc.

—

5° *Bothriocephalus*. Bothriocéphale.

L'un des vers *dits* solitaires chez les oiseaux et poissons, ainsi que chez l'homme. *Bothriocéph. latus*. — On n'en a point encore trouvé jusqu'à ce jour chez d'autres mammifères.

—

6° *Tœnia*.

L'antre des vers *dits* solitaires. On le nomme aussi *Tœnia solium* pour le distinguer du Bothriocéphale — chez l'homme et les quadrupèdes. — Les chevaux et chiens en sont particulièrement incommodés.

C'est à ces deux parasites que l'on attribue les *Hydatides* (vessies sans tête). Cela ferait partie de leurs pontes.

V CLASSE

—

Cystica (vésiculaires).

—

Trois espèces.

1° *Cysticercus* Cysticerques.

Enfermé dans des capsules ou vésicules, dans différents intestins, ainsi qu'entre les muscles de plusieurs mammifères.

Une espèce chez l'homme. *Cysticercus cellulos.*

—

2° *Cœnurus* Ver coquin.

Dans le cerveau des moutons, où il provoque l'affreuse maladie dite *Tournis des moutons*.

Se trouve peut-être aussi dans les chevaux et bœufs.

—

3° *Echinococcus* Echinocoques.

Dans les intestins de différents mammifères.

Une espèce chez l'homme *Echinococcus humanus*.

Le lecteur trouvera dans ce qui précède, matière à réflexion et se demandera, non sans raison et crainte, quand naîtra le jour où les progrès de la science et de l'esprit humain, permettront aux pauvres mortels, de se rendre compte, en parfaite connaissance de cause, des phénomènes incompris et extraordinaires qui sont de nature à frapper si vivement son imagination.

Le monde savant lui-même se trouve à ce sujet dans une assez grande perplexité, car il n'a pas pour lui les révélations élémentaires, pouvant le conduire à formuler une conclusion scientifique qui fasse loi.

PHYSIOLOGIE

(PHÉNOMÈNES DE LA VIE).

§ 1.

Pendant des siècles on a cru que les vers venaient du dehors, soit sous forme d'œufs ou de microbes, en suspension dans l'atmosphère, soit par le véhicule de l'alimentation (solides ou liquides). — Aujourd'hui cela n'est plus admissible, car il est acquis qu'ils naissent dans l'homme et les animaux en même temps qu'eux. — En effet, on en découvre les traces, non-seulement dans le nouveau-né, mais dans le fœtus.

Ils font donc partie de la création, dans un but déterminé, comme toutes choses. — Telle est notre opinion, nous sommes même convaincus qu'ils exercent des fonctions importantes, encore plus ou moins mystérieuses pour nous, et leur destination finale est probablement, la *plupart du temps*, de mettre une fin naturelle à notre existence, et à celle des animaux, lorsque le moment suprême est arrivé, en d'autres termes, et pour nous servir d'une expression proverbiale et populaire, lorsque l'heure du trépas a sonné.

Déjà quelques disciples d'Hippocrate pensaient dans ce sens, et osaient répondre affirmativement à

la question : *an mors naturalis plerumque, sit substantia verminosa.* « A savoir si la mort naturelle n'est pas causée, la plupart du temps, par les vers. »

A ce moment, *chez l'homme*, ils envahiraient la trachée-artère, pour en opérer l'occlusion et provoqueraient ainsi l'asphyxie (le dernier soupir).

Les fonctions que nous avons cru pouvoir leur attribuer, en outre de cette terrible prérogative, sont nombreuses :

Ils nous donneraient la faim et la soif, pour satisfaire, par nos aliments, leurs propres besoins; ils contribueraient à l'acte de notre digestion, auraient une grande action sur la circulation du sang et, par conséquent, sur la température du corps, sur notre sommeil qu'ils favoriseraient ou troubleraient, selon les circonstances, sur nos espérances, nos désirs et nos répugnances, nos passions *animales*, etc.; enfin, nous devrions, à leurs évolutions, beaucoup de nos maladies, mais surtout le cadre presque complet des si pénibles et si fatales *maladies nerveuses.*

Et tout cela, parce que, se mouvant en plein *système nerveux*, ils peuvent, *par leurs déplacements*, produire et varier les impressions les plus diverses.

Nous avions une forte tentation, dans l'intérêt de l'humanité, d'entrer en des détails *intimes* au sujet des passions et faiblesses *animales;* mais notre livre n'est point uniquement destiné à des hommes faits, et le sujet est tellement délicat, et les expressions techniques tellement difficiles à voiler, que nous avons dû prendre la résolution d'y renoncer.

Nous aurons l'occasion, dans le cours de nos démonstrations, de traiter plus au long, d'une matière aussi éminemment intéressante et capitale que les

agissements des vers, et nous soumettons à l'indulgence du lecteur, l'appréciation de nos hardies théories, qui prennent leur source dans cette conviction immuable chez nous, que tout a dû être évidemment prévu dans la création, et que l'on ne trouve ces êtres extraordinaires NULLE AUTRE PART que dans l'organisme des hommes et des animaux.

Chose absolument remarquable, l'économie animale en est radicalement saturée : ainsi :

Le canal intestinal, le foie et son vésicule, le pancréas, — les reins, les poumons, la peau, les organes respiratoires, les muscles, les tissus cellulaires, les oreilles, les yeux, le nez, le cerveau et même quelquefois les parties sexuelles!!!!!

Aucun climat n'en est affranchi, et cela est logique, si réellement le but de leur création a été celui que nous avons eu la hardiesse de supposer. — Les différentes races ne font aucune exception à la règle, avec cette différence, cependant, que, dans les régions torrides, comme dans celles où la température est très-variable, les parasites sont plus communs que dans les climats hospitaliers.

---

§ 2.

Les entozoaires forment une classes animale différente des autres, sous tous les rapports. — Cela résulte surtout de leur singulière demeure, dont ils ne peuvent sortir, sans subir immédiatement la mort. — Il ne faut cependant pas les confondre avec

les classes trop inférieures, insectes, etc., dont l'organisation est d'une telle simplicité, que la construction intérieure en est difficile à décrire.

Plus d'un entozoaire, principalement dans la classe des *nématoïdes*, est organisé avec art et non sans une certaine beauté. — Quelques auteurs prétendent même y avoir trouvé des nerfs, ce que d'autres contestent, ne leur reconnaissant qu'un fluide nerveux. Mais les vers dits solitaires ont véritablement un épiderme extérieur et intérieur, un tissu cellulaire, des glandes et des muscles, oui, même de bons muscles, et leur épiderme extérieur est même très-sensible, car c'est surtout cette sensibilité qui nous facilite leur expulsion, ainsi qu'on le verra plus loin.

La propagation des intestinaux et autres, sauf quelques exceptions, sur lesquelles plane encore beaucoup d'obscurité, se fait par des œufs et des jeunes. — Ici encore, les variations et particularités ne sont pas rares.

Les *nématodes* (cylindriques) occupent, sous ce rapport, le premier rang. — Les parties sexuelles y sont séparées, parfaitement visibles, et le rapprochement sexuel intime s'y fait comme chez des classes d'animaux plus élevées. — Les *acantocéphales* sont également à sexe séparé.

Chez les *Trématodes*, les deux sexes se trouvent réunis dans le même individu.

Chez les *Cestoïdes*, il y a de grandes différences. *Caryophylaeus* a les sexes séparés. *Scolex* a beaucoup d'analogie avec les *Trématodes*.

Par contre, les deux sexes existent chez les *Tricuspidaria Bothriocéphalus* et *Tœnia;* l'accouplement paraît néanmoins hermaphrodite et autre en même temps. — Tous les vers dits solitaires sont ovipares (pondent des œufs).

Quant aux *Cysticercus*, on ignore ce qui se passe chez eux.

Sur la durée de l'existence des vers, il y a également encore de l'incertitude. — Beaucoup périssent en naissant. D'autres meurent peu de temps après, à cause des variations brusques de température. — Et lorsque meurent ceux qui les contiennent, ils subissent immédiatement le même sort.

Les vers peuvent se communiquer d'un animal à un autre, cela résulte d'observations et d'essais. — Même cela peut réussir d'un animal à sang froid à un animal à sang chaud.

Plus d'un lecteur peu au courant de l'histoire naturelle que nous traitons ici avec toute l'attention que le sujet comporte, pourra s'étonner de ce que la création ait pu attribuer une physiologie aussi variée, à des êtres d'une échelle, qu'il traitera de misérable, et possédant des mœurs sur lesquelles il n'existe encore aujourd'hui, dans le monde savant, que commentaires, doutes et hypothèses.

Il y a peu de matières qui ont donné lieu à tant de controverses.

PATHOLOGIE

(NATURE, CAUSE ET SYMPTOMES DES MALADIES).

---

§ 3.

Au sujet de la destination des vers et de leurs agissements, il y a eu, entre savants, des débats presque irritants. — Les uns prétendaient qu'ils étaient absolument contraires à ceux qui les hébergent, d'autres, tombant dans les extrêmes opposés, ne voulaient point admettre, que ce que la création semblait leur avoir destiné pût être considéré comme nuisible. — Il y en eut, enfin, qui choisirent le terme moyen, et supposent que, dans certaines conditions, que nous allons bientôt rencontrer, il était impossible qu'ils puissent porter préjudice.

Tous, cependant, durent reconnaître les faits suivants :

1° Des personnes absolument bien portantes perdent des vers, sans en avoir souffert, ou sans en avoir constaté la présence.

2° Dans les animaux que l'on abat, on trouve souvent une telle quantité de vers, qu'il semble impossible qu'ils ne leur aient point été nuisibles.

3° Certaines maladies ou accidents mortels, tels

que le *Tournis des moutons*, ne peuvent être attribués qu'aux vers.

Il en est de même pour certaines maladies de l'homme, ainsi qu'il sera démontré.

4° Des crampes très-inquiétantes, des accidents nerveux, la plupart des maladies dites nerveuses, oui, jusqu'à la chorée (danse de Saint-Guy), et l'épilepsie sont souvent l'œuvre des vers.

Ils sont donc nuisibles :

1° Par grandes masses.

2° Par leur séjour dans des organes, non habitués à les recevoir et surtout trop sensibles.

3° En aggravant des maladies existantes.

4° Par des migrations (déplacements) dans des organes, où il est impossible qu'on les supporte sans danger, par exemple, l'estomac, les voies de la respiration, etc.

5° Par des mouvements qui peuvent donner lieu à des accidents spasmodiques graves.

Et ils peuvent être inoffensifs :

1° Quand la santé ne laisse rien à désirer, et que toutes les fonctions agissent en parfaite harmonie.

2° Lorsque les organes où ils se tiennent sont intacts, et pas trop rapprochés de certains centres nerveux trop impressionnables.

3° Lorsque leur nombre est normalement celui que la création semble avoir eu pour but.

4° Lorsqu'ils ne sont ni de dimensions trop fortes, ni enchevêtrés ou pelotonnés, ni gênés dans leurs mouvements.

---

§ 4.

Citons ici quelques cas instructifs :

Les ascarides vermiculaires qui se tiennent dans le gros intestin et près de l'anus, occasionnent souvent, surtout le soir et au lit, des démangeaisons insupportables. Quelques auteurs, entre autres *Breva*, pensent que ce sont eux qui nous donnent les hémorrhoïdes, des gonflements et même de l'inflammation.

Il n'est pas rare de les voir pénétrer dans les organes secrets du sexe féminin, de provoquer les flueurs blanches et la nymphomanie. — Souvent ils causent la dysurie (difficulté d'uriner) et la strangurie (espèce d'étranglement qui ne laisse passer l'urine que goutte à goutte).

Les deux espèces de vers, dits solitaires, donnent lieu à de pénibles malaises, des crampes et névralgies intestinales, des mouvements convulsifs, des accès de désespoir et des accidents causant parfois promptement la mort, oui, même jusqu'au terrible tétanos.

Le docteur *Salvator de Rensi*, de Naples, fit une remarquable découverte chez les personnes mortes du choléra (plus de 300 cadavres). *Chez toutes*, il trouva des vers solitaires en plus ou moins grand nombre. — Ils étaient entourés d'une matière albumineuse, gluante, glaireuse, et très-dense (compacte) et avaient pour compagnons une grande quantité d'ascarides lombricoïdes (lombrics).

Il les trouva chez les victimes de tout âge. — Au moment de l'autopsie, ils étaient tous morts. — Chose remarquable, on n'en découvrit aucune trace, dans

les vomissements ou selles fréquentes, symptômes cruels de cette maladie.

Nous-mêmes avons toujours cru qu'ils étaient la cause immédiate du choléra, et nous en avons même écrit à des savants spécialistes, qu'un amour-propre égoïste et la crainte de se compromettre ont sans doute empêché de nous répondre.

L'ascaride lombricoïde n'est pas moins à redouter. Une trop grande quantité peut causer des obstructions mortelles, des inflammations et même la gangrène. — Il y a de tout cela de nombreux exemples.

Campenon raconte que, chez un jeune garçon décédé après 24 heures d'affreuses coliques, on trouva l'intestin cœcum tellement bourré de lombrics qu'il y avait déjà inflammation et gangrène. — On en a compté la bagatelle de 397.

Le docteur *Ebermaier* découvrit, dans les intestins d'une jeune fille de 8 ans, prétenduement bien portante, mais décédée presque subitement après des convulsions, au-delà de 300 lombrics, petits et grands, ils formaient un ensemble pelotonné et étaient non-seulement tous morts, mais leur décomposition était déjà très-avancée. — Ils obstruaient complétement l'intestin. — Les parents, stupéfaits, faillirent en devenir fous, et en souffrirent longtemps. — Rien n'avait fait supposer leur présence *pendant la vie* de l'enfant.

Orfila a trouvé chez une personne qui s'était empoisonnée avec de l'acide oxalique, un seul lombric qui avait perforé l'intestin et se trouvait dans les cavités du ventre. — Elle avait pris trop peu de poison et ne devait la mort qu'au parasite. — Il semble

évident que, menacé par le poison, l'animal a pris la fuite par le plus court chemin.

Et cependant, les médecins ne sont pas d'accord sur la possibilité de perforations par les vers.

Dacquin en a vu un de l'énorme longueur de 70 centimètres s'étendre jusqu'au pharynx, au grand étonnement d'une quantité de témoins.

Souvent, pendant le sommeil, ils pénètrent dans le nez et l'arrière-gorge.

Les terribles accidents, tels que le Tournis des moutons, etc., dont nous avons déjà entretenu le lecteur, ne sont dûs qu'à une violente pression mécanique exercée sur la partie trop sensible du cerveau par le ver *dit coquin*. — *Chabert*, le célèbre médecin vétérinaire a parfaitement décrit cette affreuse maladie.

Breva, médecin de grande réputation a vu également des cas analogues chez d'autres quadrupèdes, et *Boisseau* en a mentionné, dans le temps, chez l'homme, causés par des Hydatides (vessies sans tête) œufs d'un Tœnia.

Le Tœnia lanceol, que nous fait connaître *Chabert*, et dont il parle si souvent dans ses intéressants ouvrages, n'est pas non plus étranger à des cas de ce genre.

Enfin, des parasites de cette catégorie, causent très-souvent d'insupportables vertiges, des troubles dans la digestion, des goûts dépravés, des mouvements fébriles, de véritables fièvres, des éruptions compromettantes, etc.

Nous avons déjà dit que les yeux hébergent assez souvent le parasitisme. — Et il est prouvé que lors-

que l'on ne peut extraire le ver, il s'en suit tôt ou tard la cécité. — De nombreux cas en sont rapportés dans des relations contemporaines.

Malheureusement, l'on confond souvent cette cause avec la faiblesse ou une paralysie nerveuse. — Il est cruel de penser, lorsqu'on rencontre des aveugles, qu'ils portent peut-être avec eux les sinistres ennemis qui font leur désespoir et celui de leur famille.

Les poumons, voies respiratoires des veaux, moutons et porcs, contiennent, dans certaines saisons, de grandes masses de vers cylindriques (*Nematoïdes*), principalement et malheureusement les terribles *Strongles*, surnommés les géants de cette classe. — Ils y donnent lieu à l'asthme, à l'asphyxie, et à d'autres accidents très-souvent suivis de mort. — Chez un porc que nous eûmes l'occasion de voir, mort après de grandes souffrances, on trouva plusieurs de ces colosses.

Il paraît que des écuries ou étables, mal établies ou négligeamment entretenues peuvent beaucoup contribuer, sinon à leur développement, tout au moins à leur multiplication. — Nous partageons cette opinion. — La propreté et le sens pratique jouent, en toutes choses, un rôle inouï, dans l'existence humaine, et à la campagne les éléments les plus rudimentaires de l'architecture, ne sont même pas généralement à la portée de tous.

On trouve assez souvent des vers dans le foie de personnes qui semblent jouir de la meilleure santé. Ce sont, selon toute apparence, les prémisses pour de certaines maladies du foie, sinon pour le triste cercle des maladies nerveuses ou chroniques.

Breva, parle d'un homme qui souffrait d'une maladie chronique du foie, maladie dont les médecins ne savaient pénétrer la cause, et dont il mourut. — L'organe était le siége d'une grande quantité d'*Hydatides* avec association de beaucoup d'autres vers du genre *Filaire*.

Pruner a trouvé un parasite du foie dans des cadavres de nègres et de girafes. Ces dernières en sont, paraît-il, souvent atteintes.

On rencontre souvent dans les reins désorganisés des hommes et des mammifères, le *Strongle géant*. Il y cause des sensations inexprimables, des dérangements multiples, mais surtout d'abominables douleurs. — On l'a longtemps confondu avec les lombrics, avec lesquels il a une très-grande ressemblance, et cela a déjà donné lieu à de grandes erreurs.

Breva raconte qu'un de ces vers fut la cause de l'inflammation et d'une maladie mortelle de la vessie, que les médecins les plus renommés traitèrent, pendant de longues années, pour la pierre.

Maintefois déjà on a trouvé de très-petits vers, plus minces que la plus fine aiguille, dans la vessie, et en quantité parfois considérable; ils sortent même assez souvent avec les urines.

Les strongles donnent encore lieu à des anévrysmes et à de sérieuses congestions, surtout chez les quadrupèdes; les chevaux en sont assez souvent atteints par cette cause.

Treutler dit avoir trouvé des vers dans les glandes bronchiales de l'homme. — Les malades en souffraient le martyre et avaient des dispositions à la

phthisie et à l'hydropisie par suite de leurs parasites.

Le *Filaria medinensis* offre des particularités remarquables. On ne le trouve généralement qu'en Afrique, aux Indes et en Perse. — Dans certaines contrées, le quart, au moins, des habitants en est atteint. — Le siége fatal de ce ver est sous la peau. — *Pouppe des Parles*, prétend en avoir trouvé, un jour, 50 chez le même individu. — Il occasionne la fièvre, d'horribles crampes, des pustules malignes et finalement une mort lente et affreuse, si on ne parvient pas à l'extraire, car il est quelquefois relativement long, et se rompt souvent pendant les tentatives d'extraction.

Les nègres se servent d'ail bouilli, de musc, de myrrhe et d'aloès, pour en triompher, et ils réussissent quand ils s'y prennent à temps et avec patience. — Mais ils échouent souvent à cause de l'indifférence et de l'apathie qu'ils y mettent et il ne reste alors que l'extraction, devenue difficile, à cause de la longue durée du traitement et de la fragilité de l'animal. — Pour l'extraire, il faut lentement l'enrouler sur une petite baguette ronde, et cela petit à petit, ce qui demande quelquefois plusieurs semaines.

Ce ver est une véritable calamité pour la Perse, les Indes, etc.

---

§ 5.

Les circonstances atmosphériques ou autres, peuvent sans conteste amener des épidémies de vers. —

Une semblable épidémie se déclara, en 1730, à Beziers, en France. — Elle sévit à un tel degré que ni sexe, ni âge n'en furent exempts. — Beaucoup moururent malgré l'emploi de tous les remèdes. Il en régna encore une pendant le premier siége de Bautzen, en Allemagne, lors de la guerre de 30 Ans. On la voit aussi apparaître quelquefois après de grandes inondations. — Elles étaient ordinairement accompagnées d'autres maladies, telles que la dyssenterie, la grippe, les fièvres intermittentes, etc.

On eut donc alors à discuter, si c'étaient les maladies qui donnèrent lieu à l'épidémie ou cette dernière qui provoqua les maladies.

Jacquin fait observer que les fruits non mûrs, les poissons ainsi que la viande salée prédisposent aux vers. — D'après *Wawruch*, auquel on accorde une grande compétence en cette matière, les bouchers et tailleurs en sont les plus atteints. — Il aurait dû, au moins, nous donner la clef de cette énigme, car son raisonnement doit se baser sur autre chose que sur le fait lui-même.

Pures hypothèses probablement. — Mais il semble prouvé jusqu'à l'évidence que les maladies vermineuses sont congéniales, et que des familles entières, en remontant même assez haut, en ont été tributaires.

Triste héritage. — Triste destinée, pour nous très-compréhensible, puisque nous en attribuons la possession à l'humanité entière, comme une nécessité complémentaire de la création.

---

§ 6.

Les symptômes ou maladies qui peuvent faire mettre les vers en suspicion, sont d'une étendue telle que leur nomenclature seule peut causer de grandes appréhensions.

La voici dans toute sa vérité et sans exagération :

Tremblements des membres avec claquement des mâchoires (des dents).

Douleurs, engourdissements, fourmillements dans les membres souvent confondus avec le rhumatisme.

Névralgies fréquentes, parfois très-douloureuses.

Vives anxiétés, suivies souvent de somnolence.

Léger gonflement du nez avec fortes démangeaisons.

Démangeaisons, quelquefois insupportables, à l'anus.

Ténesmes (fausses envies d'aller à selle).

Crampes diverses, surtout dans les mollets et la plante des pieds. — Choléra. — Tétanos.

Malaise parfois indéfinissable.

Menaces de syncope.

Nausées.

Vomissements d'aliments ou d'eau trouble.

Appétit tantôt vorace, tantôt nul, tantôt bizarre.

Goût et odorat souvent dépravés.

Hoquets.

Soupirs.

Mouvements et ondulations, coups de fouet dans les intestins.

Amaigrissement ou fort embonpoint.

Extrémités souvent froides.

Frissons pénibles, fièvres.

Peau à chair de poule, éruptions.

Traits de la figure très-variables, alternant avec le jaune ou le pâle.

Oppressions et asthme.

Un ennui profond.

Manque d'aptitude au travail, même le plus simple.

Indifférence pour tout.

Vertiges et éblouissements.

Apoplexie, congestions.

Troubles de la vue.

Chez les deux sexes de tout âge, des désirs secrets et désordonnés.

Sifflements et bourdonnements dans les oreilles.

Pouls très-variable.

Prostration des forces sans cause apparente.

Yeux languissants.

Dilatation de la pupille.

Les yeux entourés d'un cercle brunâtre.

La langue chargée d'un enduit blanc ou jaunâtre.

Excès de salive dans la bouche.

Haleine fétide ou fade, surtout à jeûn.

Coliques.

Selles glaireuses quelquefois sanguinolentes.

De la diarrhée ou de la constipation.

Urine trouble, maladies de la vessie.

Urine involontaire, dysurie et strangurie.

Ventre gonflé et dur.

De la tristesse.

De la préoccupation.

De l'exagération.

Digestions difficiles.
La surdité.
La cécité.
Le délire.
Parole difficile.
Epilepsie.
Chorée (danse de Saint-Guy).
Convulsions.
Attaques de nerfs.
Catalepsie.
Hypochondrie.
Hystérie et nymphomanie, flueurs blanches.
Infiltrations des yeux.
Larmoiements.
Etat comateux (besoin de dormir).
De l'impatience.
De la colère.
Migraine.
Caprices et bizarreries dans le caractère.
Asphyxie.

Les pénibles impressions que l'on appelle vapeurs chez le beau sexe.

La grippe ou l'influenza sous des formes extrêmement variées.

Borborygmes. Obstructions, perforations.

Picotements et sensations de morsure dans les intestins, dans l'estomac et jusqu'à dans la gorge.

Yeux fixes.
Tuméfaction des paupières.
Phthisie, maladies du foie.
Toux convulsives.

Bronchites.

Souvent une petite toux sèche.

Expectoration de matières glaireuses, sous forme de globules ou lobulées.

Renvois acides.

Evanouissements.

Palpitations, anévrysmes.

Paralysies, hydropisies.

Suicides.

Folies, car c'est par masses que des malheureux colloqués sont sortis de leur prison après qu'on eut anéanti les vers prisonniers qu'ils nourrissaient inconsciemment pour leur grand malheur.

Enfin, les titillations des vers dans l'estomac et organes voisins, causent très-souvent des *besoins de boire*, conduisant à la triste et fatale *ivrognerie*.

Généralement, après les repas, un mieux sensible se déclare, ce qui a fait penser qu'on venait d'alimenter ses vers et, par conséquent, de les contenter jusqu'à nouvel ordre.

En voilà, assurément, assez pour intriguer, embarrasser et inquiéter, non-seulement le lecteur, mais la docte médecine, cependant nous avons fait de grands efforts pour rester dans de justes limites. — Néanmoins, nous allons être la cause innocente que beaucoup se croiront surchargés de vers, et ils seront très-souvent dans le vrai.

---

§ 7

Voici maintenant quelques témoignages de l'incrédulité avec laquelle les médecins accueillent parfois honnêtement et très-consciencieusement les hypothèses au sujet des vers. — Elles concernent des cas, où ils se refusaient de recourir aux remèdes *ad hoc*, et ne cédèrent que devant l'insistance des malades ou de leur entourage. — En d'autres termes, ils se résignaient.

Hufeland, que personne ne suspectera, raconte qu'un homme robuste, ne vit devant lui, *étant à jeûn*, qu'objets jaunâtres ou verdâtres, se remuant et le menaçant sans cesse. — Après l'administration de vermifuges, il en guérit.

Krause, toujours très-écouté, mentionne l'histoire d'un homme qui, pendant de nombreuses années, ne put se soustraire à d'insupportables et ridicules éclats de rire, toujours accompagnés d'une vive anxiété. — Il était pour ainsi dire mort pour la société. — De forts vermifuges l'en délivrèrent.

D'après *Pirandy*, un jeune homme ne pouvait franchir le moindre obstacle, pas même passer au-dessus d'une feuille de papier, ou d'un bout de corde, sans être exposé à un évanouissement. On le délivra d'une quantité de lombrics, ce qui mit fin à ses tourments.

Delisle parle d'une jeune fille qui perdit, pendant une année entière, des vers dits solitaires et des lombrics qui l'empêchaient d'entendre de la musique vocale ou instrumentale. Elle en serait pour ainsi dire devenue folle. — On la guérit par des vermifuges énergiques.

Desarneaux raconte la triste histoire d'un jeune homme mort après des convulsions épileptiformes. — Celui-là, au contraire, calma généralement ses vers *au son de la musique*.

Que penser de choses aussi contradictoires et aussi surprenantes. Il n'y a qu'à s'incliner devant notre impuissance et la triste réalité. C'est, en effet, ici qu'une saine philosophie est d'une inappréciable utilité.

Hannäus guérit avec de puissants vermifuges une fille de 4 ans qui avait perdu la parole et la vue.

Hannes une autre de 11 ans dans les mêmes conditions. — Des douleurs intenses et un fort engourdissement des membres, impossibilité de parler et d'avaler, une migraine affreuse et beaucoup de fièvre, étaient les symptômes. On leur opposa d'abord infructueusement la saignée, mais ils revinrent immédiatement après, plus inquiétants, et avec accompagnement de convulsions. — Il fut administré de l'émétique (un vomitif) qui la délivrèrent par haut et par bas, de 70 énormes vers et d'une quantité de bile. La guérison fut immédiate.

Remer guérit deux fois une amaurose (goutte sereine) par l'expulsion de lombrics.

Rosier de Lassachagne des vertiges insupportables qui durèrent plusieurs jours, par une infusion vermicide qui fit périr quantité des mêmes vers.

Richard mentionne une diarrhée dont fut cause le ver solitaire dit cucurbitain et guérie par l'emploi de la fougère mâle, de l'éther sulfurique et des purgatifs.

Thomassen parle d'une jeune fille scrofuleuse, de

6 ans, ayant la chorée (danse de Saint-Guy) causée par des glaires et des vers.

Galien, déjà dans *ces temps reculés* guérit un cultivateur atteint de *folie furieuse* et de fièvre violente, par l'expulsion d'un strongle géant, que l'on dut lui arracher du gosier, le malade n'ayant plus la force de le vomir. — Depuis des années il était malade sans que l'on sut de quoi.

Boisseau raconte l'histoire d'un homme paralysé, marchant difficilement, même avec des béquilles perfectionnées, spécialement faites pour lui. — La foudre l'atteint en pleine rue, tue instantanément ses parasites, et ce pauvre homme incapable d'aucun travail, après quelques heures de prostration, se leva, marcha sans béquilles, et trouva le lendemain, dans sa première selle, de nombreux lombrics et deux vers solitaires, le Bothriocéphale et le Tœnia. — Un vrai miracle et chacun comprendra la joie de cet homme.

La physique et la chimie sont trop peu consultées en médecine et, malheureusement, trop peu connues par les médecins.

Et cependant les médecins ont contesté pendant longtemps que ces deux vers pussent se trouver réunis dans le même individu.

Baron, spécialiste français, attribuait la plupart des maladies nerveuses et beaucoup de paralysies, au parasitisme d'êtres inférieurs, visibles ou invisibles.

Il y a même des auteurs qui ont agité sérieusement la question, si quelque parasitisme connu ou inconnu n'est pas la cause efficiente de l'hydrophobie (rage). C'est peut-être aller un peu loin, mais bien des choses, en ce monde, peuvent surprendre.

Voici une cure étonnante faite par le docteur *Mönnich* : Il guérit une fille adulte dont la santé avait été jusqu'alors irréprochable, d'une paralysie des deux jambes et du strabisme (action de loucher) de l'œil gauche, avec contractions de toute la face et des crampes intestinales très-douloureuses, en la délivrant de 68 lombrics et un bourrelet de glaires durcis.

Citons pour la fin, un cas des plus intéressants, d'une rareté exceptionnelle :

La fille d'un tailleur, âgée de 8 ans, était depuis longtemps malade. — Crampes, convulsions, évanouissements, hoquets, vomissements, vives anxiétés, etc. — Le médecin qui la traitait infuctueusement, finit par dire aux parents que la pauvre enfant jouait la comédie.

Le père au désespoir, car c'était son unique enfant, en parla à un ami qui l'engagea à faire venir deux docteurs, tous deux professeurs à une université, et comme ces braves gens n'étaient pas riches, il prit à sa charge tous les honoraires.

Ils examinèrent la malade, qui demandait à cor et à cris à pouvoir manger d'une confiture qui avait été remise aux parents. Les docteurs y opposent un refus formel et prescrivent des médicaments énergiques qui restèrent sans résultat — Quelques jours après ils reviennent, déclarant, aux parents, qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'elle ne vivra plus guère, et que si elle redemande de la confiture, on pouvait hardiment lui en donner. — On lui en remit le pot dont la contenance était d'au moins trois quarts de litre, elle *dévore* tout le contenu, est prise, une heure après, de fortes coliques, va à la garde-robe, et rem-

plit le vase de vers lombrics et d'un fragment de ver solitaire. — Le père court chez l'ami et ils comptent *135 lombrics* de belle taille.

Les vers aiment la douceur, et ils l'avaient suivie jusqu'à trop avant dans les intestins.

Le lendemain elle se leva, joua et dansa. — On lui donna quelques jours après un remède contre le ver solitaire, qu'elle rendit alors en entier. — Les médecins se moquaient des parents lorsqu'ils leur parlaient de vers.

Aujourd'hui la moribonde est mariée, et a trois enfants, qui, ainsi que la mère, se portent comme le bonhomme de la fable.

Le sucre si contraire, et qui, dit-on, favorise la diathèse vermineuse, était là le *produit providentiel.*

O labyrinthe. O impuissance humaine!!

Nous croyons devoir cesser ici ces narrations, dont le complément nécessiterait plusieurs volumes. — *Qui prouve trop, ne prouve rien,* dit le proverbe, et nous désirons ne pas tomber sous l'application de ce dicton populaire. — Le lecteur sera d'ailleurs suffisamment édifié par ce que nous en avons dit. — Quant à l'exactitude des faits, nous en acceptons, sous tous les rapports, la responsabilité la plus absosolue. — Nous n'avons assurément d'autre intérêt que celui de la plus stricte vérité et nous la devons sans restrictions.

THÉRAPEUTIQUE

(TRAITEMENT DES MALADIES)

§ 8.

L'énorme quantité de remèdes employés jadis par les praticiens d'autres temps pour tuer ou chasser les vers et guérir les maux causés par eux, est fabuleuse. — Les produits de tous genres ne suffisaient même pas; il fallait y joindre la *superstition*. — On appela sérieusement à son secours, les différentes phases de la luné, les jours d'orage, les ouragans, les dates, d'autres phénomènes dûs au hasard, ou au charlatanisme éhonté et audacieux, et si les anciens oracles eussent encore existé, il est indubitable qu'on y eût eu recours.

Œuvres de calcul, ou de conviction et, dans tous les cas, absolument stériles pour la pauvre humanité.

Les motifs en étaient :

1° L'époque où l'on vivait.

2° On se préoccupait trop peu des causes immédiates des maladies et on ne mit pas assez de persévérance dans l'application des remèdes.

3° L'hésitation ou le manque de confiance des malades.

Diangere raconte, au sujet du numéro 2°, un cas où l'on supposait la présence de vers, et où il fut administré seulement deux ou trois fois différents vermifuges, sans le moindre résultat, ce qui fit croire qu'on s'était trompé de diagnostic (maladie dont on est atteint). — A l'autopsie on trouva près de 150 lombrics pelotonnés dans différentes parties de l'intestin, *obstrué* par eux.

4° L'emploi des mêmes remèdes pour toutes les classes ou espèces de vers, ce qui était une profonde erreur, ainsi qu'on le verra plus loin.

5° L'application erronée des remèdes, en ne prenant pas assez en considération l'individualité des malades, et en administrant à des enfants, ce qui n'était applicable qu'à l'adulte, et *vice-versa*.

Les remèdes les plus en vogue à l'époque actuelle peuvent se diviser en :

1° Ceux agissant mécaniquement.

2° Les spécifiques.

3° Les purgatifs.

4° Les toniques et fortifiants.

Généralement ce sont les spécifiques unis aux purgatifs qui font la base du traitement. — Quelquefois cependant on joint aussi les remèdes mécaniques aux purgatifs.

---

(1) REMÈDES MÉCANIQUES INTERNES.

Ils agissent sur les vers intestinaux par le frotte-

ment et leur action stimulante et gênante, ils les blessent même, pense-t-on, et comme ils ne sont pas absorbés, mais traversent au contraire sans changer de nature, tout le canal intestinal, les vers peuvent difficilement s'y soustraire.

Pour quelques-uns d'entre eux, il s'agit cependant d'examiner si, dans certaines circonstances, ils ne sont pas capables de nuire aux parties trop délicates de l'intestin.

Nous avons :

L'étain, rapé ou limé, recommandé d'abord par *Alston*, puis par *Pallas* et *Bloch*.

Les pois à gratter. Ces espèces de pois munis de petits crins piquants ou grattants, ont une action considérable, paraît-il, sur l'épiderme des intestinaux, et l'on suppose, avec raison, qu'ils en craignent l'effet et se retirent avec précipitation, jusqu'à dans le gros intestin, d'où ils sont alors expulsés par les selles. — L'étain est dans les mêmes conditions. — Le charbon de bois, quelque peu aussi. — Egalement les carottes quand on ne les mâche pas pendant trop longtemps.

Le charbon de bois pulvérisé. — Fort employé en Islande et pays limitrophes. — Chasse même parfois les vers solitaires.

Les carottes, remède populaire et de ménage connu de tous.

Toutes les petites graines inoffensives ont aussi déjà été employées.

L'Électricité. Nous en indiquons la théorie aux remèdes spécifiques internes, parmi lesquels on peut aussi la classer.

(2) REMÈDES SPÉCIFIQUES INTERNES.

—

Ils sont généralement du genre de ceux qui, par leur goût ou leur odeur, ont une action sur le système nerveux, ainsi que sur les parasites, lesquels fuient probablement à leur approche, étant peu habitués à des odeurs ou goûts, étrangers à leur séjour.

Ainsi :

De l'eau salée. On lui attribue une assez grande puissance. — Elle est en même temps à la portée de tous; ce qui a sa grande valeur.

La racine de valériane sauvage. Employée fréquemment contre les maladies nerveuses, avec le plus grand succès. On peut supposer, que c'est parce qu'elle détruit la cause de ces maladies, les vers. — Nous avons une grande prédilection pour cette racine, quelle que soit d'ailleurs la cause de ses longs et remarquables succès. — Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Les oignons et l'ail. Remèdes de ménage en même temps qu'assaisonnements. Ils sont au moins aussi connus et aussi en usage que les carottes. — *L'ail* est en grande réputation dans certains pays. — Nous ne pouvons que le recommander chaudement, en ayant usé nous-mêmes avec un succès inattendu. Cet étonnant produit, qui a pour lui l'odeur et la causticité, a même vaincu, plus d'une fois, le ver solitaire, ainsi que l'affirment le célèbre *Rosenstein* et le non moins connu *Binninger*. Il fait partie du remède de *Hufeland*, contre les vers solitaires.

On peut en user avec confiance.

Le semen contra et la santonine qu'on en retire.

Très-remarquables produits fort employés, et ayant conservé une réputation qui date de fort loin.

La Tanaisie. Produit de nos pays assez souvent prescrit, mais cédant cependant le pas au précédent. — Pourquoi? — Nous agitons cette question un peu plus loin.

La semence de Cévadille. Produit mexicain en grande réputation dans sa patrie, où on le donne même avec succès, dit-on, contre l'hydrophobie (la rage).

L'écorce de la grosse noix. Souvent employée.

L'assa fœtida. Très-utile, mais assez désagréable à prendre. — Fort recommandée aussi contre les maladies nerveuses. — Elle jouit de toute éternité d'une réputation presque universelle.

Le camphre. Encore un produit remarquable, mais dont il ne faut cependant pas abuser, à cause de son action sur le cerveau, comme la plupart des huiles essentielles. — En général, du reste, il ne faut abuser de rien.

La Fougère mâle (racine). Extrêmement renommée et avec raison, mais il faut savoir la récolter en temps voulu, et la sécher convenablement. — Nous en parlerons plus loin très-longuement.

Le Kousso ou *Cousso*. Produit abyssinien. — N'est en usage que contre le ver solitaire; on l'emploie assez rarement, eu égard à sa cherté, aux craintes qu'il peut inspirer et aussi à la préférence que l'on donne à l'écorce qui suit.

L'écorce de la racine du grenadier. Connue de toute antiquité contre le ver solitaire. — On en tire aussi des extraits et un alcaloïde, *la Pelletiérine*. —

Cependant, il semble que la décoction soit préférable.

L'électricité. Il faudrait conduire les étincelles dans différentes directions, à travers le bas-ventre, et l'effet serait d'autant plus prompt, que le malade les supporterait fortes. — D'après *Busch*, des commotions modérées, du premier degré, tout au plus du second, avec la *pince* électrique (probablement la bouteille de Leyde) tuent le ver. — Nous sommes assez compétent en cette matière, et pouvons en toute confiance entrer dans ces vues, tout au moins, pour le ver solitaire, dont l'épiderme extérieur est incrusté d'un sel ferreux, d'après nos propres analyses. — Or, chacun sait que le fer attire la foudre, en sa qualité de bon conducteur d'électricité. — Nous ignorons s'il en est de même pour d'autres vers.

La cigue, l'acide hydrocyanique (prussique) et *l'opium* ont, dit-on, sur les vers une action narcotique plus considérable encore que sur l'homme. — Le deuxième nommé est un des plus violents poisons.

Le Pétrole a trouvé, dans ces derniers temps, beaucoup de partisans, mais il coagule l'albumine du sang, ce n'est donc que modérément par 20 ou 30 gouttes, qu'on peut le prendre. — En Alsace, il est fort en usage, contre le ver solitaire, et il paraît qu'il y en a beaucoup dans cette belle région.

L'essence de térébenthine réussit très-souvent, surtout contre le ver solitaire, elle est moins compromettante que le pétrole parce que c'est une huile essentielle végétale.

L'huile de cajeput est recommandée par *Rudol-*

phi et autres praticiens ; nous croyons volontiers à son mérite.

L'huile animale de Dippel est aussi fort en usage, tant pour l'homme que pour le service vétérinaire.

Le calomel, mercure doux, a été de tous temps très-employé ; mais continué longtemps, il provoque la salivation mercurielle, ce qui est très-pénible et peut devenir compromettant.

Les Anglais ont l'habitude de s'en servir comme purgatif, et n'y regardent pas de si près. — Leur climat se prête peut-être mieux à ce remède que le nôtre, car cela aussi joue un rôle.

REMÈDES EXTERNES

Lorsque pour l'un ou l'autre motif, tels que vives répugnances de la part des malades ou de leur entourage, caprices ou complications avec d'autres maladies, surtout chez les enfants, l'ingestion des remèdes est trop difficile, il faut avoir recours au traitement par l'extérieur. — On peut aussi faire ce dernier, en même temps que le traitement interne. — Le succès en est d'autant plus probable.

C'est ordinairement par frictions ou par compresses qu'on procède, et généralement sur le ventre. — La peau absorbe le médicament, qui, de cette manière, va atteindre les parasites par des voies différentes ; mais le but ne peut être atteint aussi promptement, cela se conçoit.

Rudolphi vante des frictions à l'huile de Cajeput et des bains chauds. — Il faut les renouveler le plus souvent possible, et ne pas manquer d'examiner les selles.

Rosenstein, du pétrole avec de l'ail.

Mellin y ajoute du fiel de bœuf *frais*. — Ce dernier étant d'une amertume toute particulière, et avec des affinités naturelles, puisqu'il provient d'un être vivant, pourrait bien augmenter de beaucoup les chances.

Breva propose un mélange de fiel de bœuf, de savon de Venise (?) et de Tanaisie. — Ou bien, du fiel de bœuf, de la poudre d'aloès, et un peu de coloquinte. — La coloquinte, comme on sait, est un violent purgatif, et fort amère.

Le même donne une espèce d'alcoolat à l'ail, composé de naphte, camphre et ail pilé; enfin, une emplâtre composée d'assafœtida, d'ail, de valériane et de cire jaune. — Nous verrons plus loin, la valériane fréquemment employé, seule ou associée à d'autres remèdes.

Des emplâtres vermifuges, continuées pendant longtemps, ont quelquefois produit des merveilles. — Le difficile est de les maintenir toujours à la place voulue.

Parmi les remèdes dits extérieurs, on classe encore les lavements, avec de forts vermifuges; ils donnent également et assez souvent des résulats inattendus, contre la plupart des vers intestinaux; mais surtout contre les ascarides vermiculaires. — Cela se conçoit facilement pour ces derniers, puisque leur séjour est souvent dans le gros intestin et près de l'anus.

---

(3) LES PURGATIFS

—

Ils suffisent souvent seuls, et sont dans tous les cas la plupart du temps indispensables; mais dès que les selles cessent d'être glaireuses, ou qu'elles deviennent trop liquides, il faut de la circonspection. — Il faut aussi savoir choisir parmi leur nombre, qui est si considérable, et si sujet à discussion.

Bremser donne la préférence au Jalap et au Senné, sur tous les autres purgatifs. — Nous partageons cette manière de voir.

La gomme-gutte a trouvé assez de partisans, mais comme elle purge violemment, il faut en surveiller l'action. Cependant, elle est quelquefois indispensable.

Parmi les sels neutres, on donne beaucoup le sulfate de soude (sel de Glauber) et le sulfate de potasse. — Le premier, employé seul, a déjà fait l'effet de vermifuge, *Weigel*, ainsi qu'on le verra, le conseille exclusivement avec quelques accessoires. — Il fait aussi partie de notre *Régime de longue vie.*

Le sel de cuisine, en dissolution dans l'eau, expulse souvent des vers, parce que non-seulement il purge, mais dissout aussi les glaires dans lesquels ils se logent. — *Mellin en mentionne plusieurs cas.*

Excellent donc pour les pauvres. — C'est en même temps un spécifique.

L'Émétique (vomitif, purgatif ou dissolvant), selon la dose, donne souvent de brillânts résultats. — Mais beaucoup de personnes redoutent les vomitifs, non sans de puissants motifs, et les médecins, très-souvent aussi. Nous, entre autres, en avons une seule fois

usé, et beaucoup souffert, car quand on vomit difficilement, les symptômes que l'on éprouve sont pour ainsi dire atroces; ils donnent un véritable avant-goût de la mort. On ne peut pas se faire une idée du malaise et de l'anxiété qu'on ressent.

Certaines huiles. L'huile de noix est souveraine d'après *Passerat de la Chapelle*, contre les vers solitaires. — *Binet* le confirme. — Si cela était réellement ainsi, ce serait assurément un traitement facile et peu désagréable.

L'Huile de Ricin est presque constamment d'emploi soit seule, soit après avoir pris le vermifuge, soit avec lui. — Elle est fort recommandable, parce qu'elle ne fatigue ni l'estomac, ni l'intestin. — Elle jouit d'une réputation méritée dans toutes les Facultés de médecine, ici et partout ailleurs.

Les feuilles de Sené en infusion ont une grande renommée. *Bremser* les donne de préférence en nature, parce que, parcourant en cet état tout l'intestin, il leur suppose une double action, la vermifuge et la purgative. — Nous sommes entièrement de son avis.

Le Jalap est, d'après *Bremser,* l'un des plus puissants et utiles purgatifs, lorsqu'il s'agit de maladies vermineuses. Cela nous paraît incontestable. — C'est encore un produit de nos pays, ce qui en augmente la valeur.

---

(4) LES TONIQUES ET FORTIFIANTS.

On y a recours :

1° Lorsque les divers traitements ont plus ou

moins fatigué ou affaibli les organes intestinaux, ce qui se produit assez souvent, lorsque les malades sont très-susceptibles.

2° Lorsque les purgatifs ont agi violemment, jusqu'à donner des selles inquiétantes, des traces ou soupçon d'inflammation.

3° Lorsque les traitements n'ont point expulsé des vers, et que l'on a cependant des raisons pour supposer qu'il doit y en avoir, ainsi qu'on en verra plus loin, de tristes exemples.

4° Lorsque, de prime-abord, la santé du malade est déjà fort compromise, et réclame de la prudence dans l'emploi des remèdes. — Ou bien encore lorsque les malades ou ceux qui y prennent intérêt répudient les traitements.

Dans ces divers cas, on peut prescrire les ferrugineux, les amers et les aromatiques, qui sont aussi des vermifuges, et suffisent très-souvent seuls; aussi font-ils partie de notre *Régime de longue vie.* — Parmi eux, il y a d'abord : l'ail. — L'absinthe. — L'aloès à petites doses. — La racine de Gentiane. — La petite centaurée. — Le chardon bénit. — Le Colombo. — Le bois de Quassia. — Le Simarouba. — Le fiel de bœuf. — L'armoise. — La Tanaisie. — La mousse d'Islande. — La limaille de fer. — Les eaux ferrugineuses, etc., etc.

La limaille de fer est recommandable lorsque l'estomac la supporte bien, elle agit aussi mécaniquement sur les parasites. — On peut au besoin l'associer aux amers et aromatiques, par exemple à la cannelle, à la racine de gentiane, l'absinthe, le quassia, etc. Il va de soi que chacun choisira ici selon

ses goûts et sa confiance, car *la foi* aussi, a son privilége, dit le proverbe.

---

§ 9.

Nous allons maintenant indiquer ce que nous supposons être les meilleurs traitements, d'après de très-honorables autorités et nos propres et longues études. — Bien entendu, il y a encore à faire un choix parmi ce grand nombre, car nous ne pouvons assez répéter que les individualités sont toujours à consulter préalablement.

TRAITEMENTS CONTRE LES VERS DITS SOLITAIRES

Les indications suivantes doivent être prises en considération, pour la généralité des cas :

1° Il est plus facile d'expulser un ver vieux, complétement développé, qu'un jeune qui ne l'est pas. — Le médecin expérimenté, et même la plupart du temps, les malades savent parfaitement distinguer cela.

Rien n'est plus vrai d'après nous, puisque le remède ne peut agir que sur son épiderme extérieur; or, plus le ver est long, plus de chance l'on a, car plus de prise a alors le médicament, surtout si c'est le tannin ou l'acide gallique.

2° Le cucurbitain est plus difficile à expulser lorsqu'il vient de perdre une partie de ses membres,

peut-être bien pour les mêmes motifs que ceux exprimés ci-dessus.

3° Les vers qu'on a laissés tranquilles pendant longtemps, sont plus faciles à vaincre que ceux contre lesquels on a récemment agi. — Cela se comprend, on les surprend alors et on les atteint mieux. — Presque tous les praticiens sont de cet avis, qui prend sa source dans les nombreuses tentatives faites.

4° En hiver on réussit plus souvent qu'en été; mais il faut prendre plus de précautions, à cause du froid peut-être, ou par suite d'autres motifs, non encore du domaine de la science.

5° Le même genre de vie, après l'expulsion, favorise le retour d'autres vers. — Encore très-compréhensible, car il faut, avant tout, chercher à détruire les causes.

6° Comme contre-indications des traitements, il y a l'âge des malades. — Trop jeunes ou trop vieux. — Le sexe féminin pendant la grossesse et aux époques mensuelles, ou trop tôt après les couches.

Il y a aussi à consulter les forces et les dispositions des malades.

7° Le tempérament trop sanguin, celui disposé aux inflammations ou congestions. — Il est évident qu'un traitement semblable donne toujours lieu à quelques secousses.

8° Les circonstances atmosphériques. — Les pluies froides, un automne pluvieux et les grands froids, sont moins favorables, que le jour où le ciel est ouvert et dispose à la gaieté. — Il semble en être ainsi de tout, le temps joue un grand rôle.

9° Enfin, il est bon de ne pas faire le traitement, lorsque le malade est trop agité, ou trop impressionnable. Dans ce cas, il faut le remettre à un jour plus favorable.

Nous posons comme premier principe des traitements, la nécessité de ne pas prendre *la veille,* le dernier repas; tout au moins d'en user très-modérément. — En d'autres termes, *un peu de jeûne* est absolument nécessaire, et plus loin on le pousse, mieux cela est. — On comprendra aussi par là, qu'il faut, le lendemain, être *à jeûn* pour prendre les remèdes.

Si on était très-constipé, il peut être utile de purger légèrement, avec du sulfate de soude (sel de Glauber) dissous dans l'eau, quelques jours auparavant. Nous donnons, plus loin, les doses.

Nous désirons encore faire remarquer à nos lecteurs, au sujet des vers solitaires, que les remèdes à employer contre eux, qui contiennent de l'acide gallique, ou du tannin (acide tannique) sont souvent les plus efficaces, parce que ces acides attaquent le fer, et nous savons déjà que l'épiderme extérieur des vers solitaires est imprégné de sels ferreux.

On pourra juger de l'effet lorsqu'on découpe une poire juteuse; on verra alors son couteau immédiatement attaqué par l'acide et se charger du jus devenu noir ou noirâtre, par le contact du fer-acier.

N° 1.

TRAITEMENT D'ALSTON

A L'ÉTAIN

Il donne aux adultes :

60 grammes de limaille d'étain *très-pur*, passé à travers un tamis de crin, et il les mélange avec 240 grammes de sirop ordinaire. — Le malade doit se purger la veille avec une infusion de Sené.

Le lendemain de la purgation il commence :

Par 30 grammes de limaille dans 120 grammes de sirop. — Le deuxième jour il donne 15 grammes de limaille dans 60 grammes de sirop. — Autant le troisième jour, et le quatrième il fait purger de nouveau avec une infusion de Sené.

Il fixe le jeudi pour la première purgation, et *le vendredi*, pour commencer la cure. — Pourquoi? — La superstition y jouerait-elle un rôle? — Il est presque impossible de ne pas le supposer.

Pallas vante beaucoup ce traitement. — *Bremser* prétend que son confrère exagère. — Pas d'accord donc, comme hélas ! très-souvent.

Pour les enfants on diminue la dose.

N° 2.

TRAITEMENT PAR L'ÉTHER SULFURIQUE

Ce traitement est intéressant en ce sens qu'il est

basé sur la supposition, que le ver est assez promptement enivré par son action, et que, ne pouvant plus dès lors se maintenir accroché, il est très-facilement expulsé par le purgatif. En effet, dans son état naturel, il ne peut faire autrement que de fixer sa tête dans un centre quelconque du canal intestinal, et il le fait à un tel degré, que souvent il incommode péniblement celui qui lui donne une si fâcheuse hospitalité.

Ce traitement est très-vanté à cause de sa simplicité et de la grande facilité avec laquelle on se procure l'éther sulfurique; mais ne se pourrait-il pas que, chez des personnes trop délicates, il provoquât une espèce de *delirium tremens*, ou tout au moins une ivresse inquiétante? Car l'action de l'éther est bien plus considérable, sur le cerveau, que celle de l'alcool, et elle est par cela même aussi beaucoup plus prompte.

On avale *30 perles d'éther*, puis, une demi-heure après, 30 à 60 grammes d'*huile de Ricin*.

Chaque perle contient cinq gouttes d'éther.

N° 3.

TRAITEMENT DE CLOSSIUS

A L'OPIUM, RACINE D'ANGELIQUE, CHARDON BÉNIT, ETC.

Pendant les quatre semaines qui précèdent le traitement, au besoin cependant une couple de semaines seulement, selon la difficulté, le malade ne peut

manger que des mets piquants et salés, tels que : Fromages. — Jambon. — Viande fumée. — Poissons salés. — Saucissons très-épicés, etc., et il doit boire plus de vin que d'habitude, de préférence du Bordeaux ou du Bourgogne.

Nous approuvons cette dernière recommandation, ces vins étant assez riches en tannin. — C'est probablement aussi pourquoi Clossius les recommande spécialement.

Quelques jours avant l'administration du remède, il faisait prendre au malade, tous les soirs, cinq centigrammes d'opium, ou de laudanum *Sydenham*. — Après cela une poudre ainsi composée :

Calomel	60	centigr.
Lapid. canc. . .	60	»
Pulv. arom. . .	30	»

Dans un verre d'eau.

Deux heures avant de se coucher après un souper ou dîner *très-frugal*, 15 à 30 grammes huile d'amandes douces, fraîchement pressée. — Le lendemain une ou trois des poudres suivantes :

Poudre de gomme-gutte . . .	180	centigr.
» racine d'Angelique .	40	»
» chardon bénit . . .	120	»
» épilept. march. . .	120	»

A diviser en trois poudres égales.

On donne d'abord une poudre. — Elle provoque généralement, environ deux heures après, quelques vomissements et plusieurs selles. — Si, endéans les

deux heures, le ver n'est pas expulsé, on donne une deuxième poudre, et si cela non plus, n'a pas donné de résulat, on administre la troisième. — Mais, dans ce cas, on doit s'attendre à ce que le ver ne vienne que quelques jours après, pour des motifs que Clossius ne dit pas.

Les doses se modifient d'après l'individualité du malade, ce que demandent surtout le calomel et la gomme-gutte.

Pendant fort longtemps, ce traitement a été presque exclusivement pratiqué, bien que, pour des personnes très-susceptibles, il soit assez fatiguant. — Les vomissements demandent surtout qu'on y mette beaucoup de prudence et les ménagements nécessaires, car celui qui n'a jamais vomi, *par l'emploi de vomitifs*, est incapable de juger du trouble momentané que cela apporte, ainsi que nous le disons encore ailleurs.

L'opium n'a d'autre but que d'endormir le ver, ce qui nous paraît très-adroit.

N° 4.

TRAITEMENT D'HUFELAND

A L'ETAIN, A L'AIL ET AU PÉTROLE

Tous les matins le malade prend à jeûn une décoction d'ail dans du lait. — De bonne heure, l'après-midi et le soir, une cuillerée à bouche d'huile de Ricin, et journellement 15 grammes de limaille

d'étain, avec de la conserve de roses. — Tous les jours, il fait longuement et vivement frictionner le bas-ventre avec du pétrole, en prenant les précautions nécessaires contre le feu. — On mangera beaucoup de mets salés et piquants et tous les soirs on se donnera un lavement au lait. — Ce traitement doit durer plusieurs semaines, et même au-delà, s'il y a nécessité, jusqu'à ce que le cou et la tête de l'animal soient expulsés.

Si on n'obtient pas de résultat à la première tentative, on recommence à un autre moment, jusqu'à ce qu'on réussisse, ce qui, d'après *Hufeland*, est pour ainsi dire infaillible.

Après le traitement, ce célèbre médecin recommande une eau ferrugineuse comme fortifiant, ou d'autres régimes fortifiants d'après les dispositions du malade.

Ces procédés ont assez d'analogie avec la cure n° 1 *d'Alston* et de plusieurs autres praticiens qui emploient également la limaille d'étain, avec des accessoires.

N° 5.

TRAITEMENT A L'ÉCORCE DE RACINE DE GRENADIER

D'après des traditions antiques, approuvées par de notables médecins contemporains, on doit se servir de préférence de l'écorce de racine *fraîche* comme étant, sous tous les rapports, infiniment préférable à

la desséchée; mais comme la fraîche est difficile à se procurer dans nos climats, on peut la remplacer par la desséchée, en la faisant d'abord macérer pendant 12 heures.

Écorce fraîche de racine de grenadier . .	60 gr.
Eau	750 »

Faites bouillir sur un feu doux pour réduire à 500 grammes; passez : — A prendre en trois verres de demi en demi-heure. — Le premier verre occasionne quelquefois des vomissements, mais il ne faut pas moins prendre les autres verres. — Il est souvent nécessaire de continuer pendant plusieurs jours, car une plus ou moins prompte réussite dépend souvent de la longueur du ver, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs.

Les vomissements, dont nous venons de parler, sont attribués, par de nombreux praticiens, au goût assez désagréable de cette racine, ainsi qu'à l'action styptique et astringente qu'elle exerce sur l'estomac.

Beaucoup de médecins font purger une heure après l'ingestion du remède, avec 60 grammes d'huile de Ricin. On a déjà cependant remarqué, que 30 grammes faisaient plus d'effet que 60. — Bizarrerie peu explicable, comme tant d'autres. — Question d'*Idiosyncrasie* (dispositions contraires du côté du malade).

Il est bon de ne faire cette cure, comme, en général, toutes les autres, que quand le malade rend actuellement des anneaux ou des fragments de l'un des vers dits solitaires; c'est une opinion que la plupart des praticiens partagent.

Le remède convient, pense-t-on, pour le ver dit armé; néanmoins les expériences, à ce sujet, sont très-controversées, ainsi qu'on le verra plus loin. — L'incertitude, en médecine, est souvent désespérante.

L'écorce de la racine de grenadier de Portugal sèche doit, selon *Lesage*, être préférée à cette écorce recueillie dans le midi de la France. — Avec l'écorce de Portugal sèche et de l'année, on réussit beaucoup plus souvent à chasser le parasite, qu'avec celle provenant de la France, ou d'autres pays. — Avant de la soumettre à la décoction, il faut, d'après *Grisolle*, la laisser macérer pendant 12 heures, dans de l'eau froide.

N° 6.

TRAITEMENT DE DESLANDES

EXTRAIT DE LA RACINE DE GRENADIER

Extrait alcoolique d'écorce de racine de grenadier. 25 grammes.

Triturez dans un mortier de verre et ajoutez peu à peu :

Suc de citron. Eau de Menthe. Eau de tilleul.	De chaque 50 grammes.

Par cuillerée à bouche. — Ceci est moins désagréable pour le malade, que le traitement précédent; mais

son effet est, nous semble, moins sûr. — Nous préférons de beaucoup la décoction.

On fait suivre l'huile de Ricin.

N° 7.

TRAITEMENT BEAUMETZ

A LA PELLETIÉRINE

La Pelletiérine est un alcaloïde extrait de l'écorce de la racine du grenadier. — Elle est assez employée, comme traitement facile et peu désagréable.

50 centigrammes dans 300 grammes d'eau.

Prendre par verres de 5 minutes en 5 minutes.

Faire suivre de 30 ou 60 grammes d'huile de Ricin.

N° 8.

TRAITEMENT BERANGER-FÉRAUD

A LA PELLETIÉRINE

Sulfate de Pelletiérine . .	30 centigrammes.
Tannin	50 »
Potion gommeuse . . .	150 grammes.

Prendre en deux fois dans l'espace d'une demiheure. — Après cela, une infusion de 10 grammes

Sené, dans 150 grammes d'eau et 50 grammes de sirop d'écorces d'oranges amères.

N° 9.

TRAITEMENT DE SANDRAS

AU KOUSSO OU COUSSO

Ce sont les fleurs du *Brayera anthelmintica* de *Kunth* de la famille des rosacées. — C'est, dit-on, le meilleur ténifuge, mais il faut avoir ses apaisements au sujet de son origine (l'Abyssinie), car de mauvais Cousso a déjà déterminé des empoisonnements, ainsi que d'autres graves accidents.

Les malades sont mis à la diète dès la veille du jour destiné à l'administration du remède. — Le lendemain matin, on verse sur vingt grammes de cette fleur grossièrement pulvérisée, 250 grammes d'eau tiède; on laisse infuser pendant un quart d'heure, et le malade avale le mélange sans rien laisser.

Quand, pour surmonter le dégoût que lui cause cette ingestion (ce qui n'est pas sans une certaine difficulté), il s'est rincé la bouche, il n'y a plus qu'à attendre l'action du médicament. — Au bout d'une heure à peu près, si celui-ci a agi dans de bonnes conditions, il va sans coliques à la garde-robe, rend les matières qui se trouvaient à l'avance dans les intestins, puis l'évacuation alvine se répète plusieurs fois, et, à la fin, le Cousso est rendu sans autre matière. — Les premières selles contiennent ordinaire-

ment des débris du ver, c'est vers la troisième ou quatrième qu'il est expulsé en entier.

Tout cela se passe ordinairement sans coliques, sans fatigue, sans fièvre, et le malade, au bout de six heures, est assez bien pour se permettre des aliments. — Il va de soi, que cela ne peut être ainsi chez tous les malades sans distinction.

Pour assurer le succès, il faut, surtout ici, que le malade ait rendu des fragments du ver, la veille de l'administration du remède. — Cette dernière recommandation mérite donc d'être prise en sérieuse considération par tous les malades.

N° 10.

TRAITEMENT DE MENTEL

AU COUSSO

Cousso en poudre	.	16 grammes.
Sucre	.	32 »

Granulez. — A prendre à l'aide de quelques cuillerées d'infusion froide de tilleul. -- C'est, dit-on, la meilleure manière de prendre le Cousso et le plus sûr des ténifuges.

Cela paraît, en effet, ainsi; mais il faut nécessairement toujours compter avec les tempéraments.

Nous croyons aussi de notre devoir de répéter ici, que l'on a déjà constaté des accidents très-graves, même avec le Cousso d'Abyssinie. — Nous ignorons,

naturellement, si c'est par suite de l'*absorption* du médicament ou le résultat de l'action trop considérable de celui-ci sur le parasite, lequel, dans ce cas, aurait produit des perturbations capables de nuire.

N° 11.

TRAITEMENT PAR LA FOUGÈRE MALE

Elle est très-efficace, mais seulement, disent quelques praticiens, pour chasser le Tœnia non armé, le Bothriocéphale à anneaux courts, elle échoue, pensent-ils, contre le Tœnia armé. — Nous doutons de cette dernière opinion, ainsi que *Rouzel* et d'autres, comme on va bientôt le voir. — Des incertitudes de cette nature sont fâcheuses en thérapeutique.

Poudre de Rhizomes de fougère . 30 à 50 gr.

On purge ensuite avec le calomel ou l'huile de Ricin, sinon à la gomme-gutte, s'il y a, pour cela, une préférence marquée.

N° 12.

TRAITEMENT DE PESCHIER

A LA TEINTURE DE BOURGEONS DE FOUGÈRE MALE

Bourgeons récents de fougère mâle . 500 gr.
Éther sulfurique . . . . 4000 gr.

Décantez après 5 à 6 jours de macération.

On donne huit grammes dans un verre d'eau sucrée.

On purge à l'huile de Ricin.

La préparation suivante, n° 13, semble beaucoup plus sûre et est souvent employée.

N° 13.

TRAITEMENT A L'EXTRAIT OU HUILE ÉTHÉRÉE DE FOUGÈRE MALE

Rhizomes de fougère mâle *mondés* des parties les plus anciennes et *récemment séchées* . . 1000 gr.

Éther sulfurique . . . . 2000 gr.

Réduisez les rhizomes en poudre demi-fine; traitez la poudre par déplacement; recueillez la liqueur, et filtrez en vase clos. — Distillez à une très-douce chaleur, dans le bain-marie d'un petit alambic, en observant les précautions indiquées pour la rectification de l'éther, afin d'éviter toute communication entre *le feu* et le récipient. — Versez le résidu de la distillation dans une capsule, que vous maintiendrez pendant quelque temps au bain-marie, en agitant continuellement, afin de volatiliser le restant de l'éther. — Conservez le produit dans un flacon fermé.

On peut préparer de la même manière, les extraits éthérés de *semen-contra*.

Cette recette est du Codex français, et elle a,

d'après nous et d'autres spécialistes, beaucoup pour elle.

On donne deux à huit grammes dans du pain azyme ou mieux en *capsules*. — On purge deux heures après avec l'huile de Ricin : 30 à 60 grammes.

Pour que la réussite ne soit pas douteuse, on doit nourrir les malades, pendant deux jours, avec des potages maigres, peu épais.

Le même remède en pilules ou bols.

Huile éthérée de fougère . . . 2 grammes.

Mucilage et poudre de fougère. — Quantité suffisante.

En faire dix bols, à prendre le matin à une heure d'intervalle. — On boit par-dessus une tasse de décoction de fougère et, dans la journée, on administre 30 à 60 grammes d'huile de Ricin.

N° 14.

TRAITEMENT DE COINDET

A L'HUILE ÉTHÉRÉE DE FOUGÈRE MALE ET CALOMEL

Le malade se nourrit de potages très-gras quelques jours avant l'administration des pilules, qu'il prend en deux doses, une le soir en se couchant et l'autre le lendemain.

Huile éthérée . . .	De chaque 25 centigr.
Calomel *à la vapeur* .	

Poudre de fougère *récente*. — Quantité suffisante.

Faites des pilules de 30 centigrammes.

Deux heures après la dernière dose, on donne 30 à 60 grammes d'huile de Ricin, et, peu de temps après, le malade rend le ver en entier.

N° 15.

TRAITEMENT DE TROUSSEAU

A L'EXTRAIT OLÉORÉSINEUX DE FOUGÈRE MALE, ET ÉTHER

Trousseau prescrit 6 à 10 capsules contenant un demi-gramme chacune d'extrait oléorésineux de fougère. — De 10 en 10 minutes, une capsule. — Une heure après, 2 à 4 perles d'éther sulfurique, puis, deux heures après, 30 grammes d'huile de Ricin.

Il a eu des succès avec son traitement; il donne la préférence à l'extrait oléorésineux joint à l'éther, dans la persuasion que cette méthode est mieux supportée que toutes les autres, et plus susceptible de succès.

N° 16.

TRAITEMENT BOUCHARDAT

AUX RHIZOMES DE FOUGÈRE MALE

Poudre de Rhizomes préparée avec des Rhizomes

desséchés rapidement, et pulvérisés immédiatement, 40 à 50 grammes pour un jour.

La cure finit par l'huile de Ricin, si c'est nécessaire, c'est-à-dire si on ne perd pas le ver sans purgatif.

Bouchardat insiste sur ce que la racine de fougère soit nouvellement récoltée (déracinée), séchée et pulvérisée immédiatement.

N° 17.

TRAITEMENT DE MADAME NOUFFER

A LA FOUGÈRE MALE, CALOMEL, ETC.

Ce remède a eu, dans son temps, une grande renommée. — La veille, au soir, le malade mange une panade (soupe au pain). Le matin, il avale douze grammes de racine de fougère mâle, en poudre très-fine et délayée dans 190 grammes de tisane de fougère. Deux heures après, il prend un bol purgatif composé de :

Calomel. Résine de Scammonée. Gomme-gutte.	De chaque 5 décigrammes.

Confection d'Hyacinthe. Quantité suffisante.

Divisez en trois bols égaux :
Un pour les enfants,
Deux pour les personnes nerveuses et délicates,

Trois pour les adultes vigoureux.
A un quart-d'heure de distance les uns des autres.

N° 18.

TRAITEMENT DE ROUZEL

A LA FOUGÈRE MALE

Rouzel dit avoir traité plus de 150 individus atteints du ver solitaire et n'avoir jamais échoué une seule fois en administrant la fougère mâle.

Il réduit la poudre de la racine de fougère *récente* en bols de un gramme environ, au moyen de sirop de fleurs de pêcher. — Il en fait prendre trente à trente-six et même plus, dans l'espace d'un quart-d'heure. — Deux heures après, il purge avec 60 grammes d'huile de Ricin.

Rouzel assure que ce remède est applicable aux deux vers solitaires. — Nous avons déjà dit qu'il n'y a point d'entente entre les praticiens à ce sujet. — Il y en a qui prétendent que la fougère ne convient que pour l'un des deux vers, et que, pour l'autre, l'écorce de la racine de grenadier est préférable.

Cette querelle ne tire, du reste, à aucune conséquence, puisqu'on peut essayer des deux manières.

N° 19.

TRAITEMENT DE GRAHL

A LA FOUGÈRE MALE, CALOMEL, ETC.

—

La veille, une panade. — Le lendemain, un bol avec :

Poudre de racine de Jalap. » gomme-gutte. » calomel.	De chaque 35 centigrammes.

Conserves de roses, quantité suffisante.

Une heure après la prise de ce bol, une préparation faite avec :

Poudre de racine de fougère mâle . .	12 gr.
Eau de fleurs de tilleul	90 »

Mêlez et prenez en une seule fois.

Si, au bout de quatre à cinq heures, le ver n'est pas rendu, on fait prendre au malade quelques cuillerées d'huile de Ricin.

Ce traitement ressemble beaucoup à d'autres remèdes, et on voit que la fougère mâle est fréquemment employée.

N° 20.

TRAITEMENT DE FOUQUIER

A L'ÉTAIN

—

Étain granulé et porphyrisé . .	40 grammes.
Extrait d'armoise	5 »
Poudre de Jalap	5 »

Mêlez et, avec suffisante quantité de sirop, faites un électuaire. — En 12 ou 13 fois, de demi-heure en demi-heure.

N° 21.

TRAITEMENT DE MATTHIEU DE KUTTINGER

A L'ÉTAIN, FOUGÈRE, ETC.

Électuaire A.

Limaille d'étain pur	32	grammes.
Poudre de fougère.	24	»
» semen contra . . .	15	»
Jalap.	4	»
Sulfate de potasse	4	»

Miel. Quantité suffisante.

Électuaire B.

Jalap	26	décigrammes.
Sulfate de potasse	26	»
Scammonée	13	»
Gomme-gutte	5	»

Miel. Quantité suffisante.

On donne, toutes les deux heures, une cuillerée à café de l'électuaire A et l'on continue ainsi pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'on éprouve, dans les intestins, des sensations produites ordinairement par les mouvements du ver.

Alors on fait prendre l'électuaire B de la même manière que le précédent, jusqu'à ce que le ver sorte. Dans le cas où cette expulsion n'aurait pas lieu, on la provoque, par quelques cuillerées à bouche d'huile de Ricin, ou bien on donne un lavement avec 30 grammes de cette huile.

On doit, en général, régler la dose de ces moyens, d'après l'âge, le sexe et la constitution du malade. — Cette dernière recommandation est une répétition, mais il vaut mieux, en matière de médecine, répéter qu'oublier.

N° 22.

TRAITEMENT DE DUPUIS

A L'ÉTAIN, TANNIN, ETC.

Prendre à jeûn, dès les six heures du matin, la moitié de la poudre suivante :

Limaille d'étain	13 décigrammes.
Tannin pur. / Gomme-gutte.	De chaque 50 à 60 centigr.
Oléosaccharum de Cajeput .	25 centigrammes.

Faites une poudre et divisez en deux paquets égaux. Une demi-heure après avoir pris le premier, le malade prend le second.

Après chaque poudre, deux tasses de café noir très-fort sans sucre. — S'il survient des nausées, on lui donne quelques gouttes d'éther acétique. — Au

bout de deux heures arrivent des tranchées pendant lesquelles le ver est expulsé. — Le malade doit prendre de nouveau du café noir très-fort aussitôt qu'il ressent les tranchées.

En France, ce traitement a eu, pendant très-longtemps, de nombreux partisans.

N° 23.

TRAITEMENT DE REIMONENG

AUX GRAINES DE COURGE

Les graines de Courge sont presque une nouveauté.

Graines de Courge.	40 grammes.	
Huile de Ricin. / Miel commun.	De chaque .	30 »

Mondez les graines, réduisez-les en pâte et ajoutez l'huile et le miel. — A prendre en une seule fois dans un verre de lait. — Deux heures après, on administre dans un verre d'eau froide, un mélange composé de :

Huile de Ricin.
Miel commun. } De chaque 30 grammes.
Jus de citron.

Le malade devra s'abstenir de manger, jusqu'après l'expulsion du ver. — Les effets de cette médication sont des coliques et une purgation.

On prescrit aussi l'émulsion avec 50 grammes de semences pour 150 d'eau.

N° 24.

TRAITEMENT A L'ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE

Une ou deux perles, toutes les 2, 4 à 6 heures, pendant assez longtemps. — Cette essence passe pour un puissant vermifuge, non-seulement contre les vers solitaires, mais aussi pour la généralité des vers intestinaux et autres. — Mais elle a, d'après nous, une assez vive action sur le cerveau, ce qu'il faut, à l'occasion, prendre en considération. — La plupart des huiles essentielles ont cette action. — Il se comprend que tout danger peut être évité, en procédant par petites quantités à la fois.

N° 25.

TRAITEMENT DE CHABERT

A L'HUILE EMPYREUMATIQUE ET ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE

Huile empyreumatique de cornes de cerf. 100 gr.
Huile essentielle de térébenthine. . . 300 gr.

Mêlez et, après trois jours, distillez au bain de sable dans une cornue de verre, pour retirer les trois quarts du mélange. — Conservez le produit dans de petits flacons bien bouchés.

Une ou deux cuillerées par jour.

La recommandation de prudence est au moins aussi utile ici, qu'avec l'essence de térébenthine seule; nous en reparlerons, du reste, encore.

N° 26.

TRAITEMEMT DE BREMSER

A L'HUILE DE CHABERT, VALÉRIANE, SEMEN-CONTRA, ETC.

Semen-contra concassé ou fleurs de Tanaisie. 16 gr.
Poudre de Valériane sauvage. . . . . 8 gr.
Poudre de racine de Jalap. } De chaque 6 gr.
Sulfate de Potasse. }
Oxymel scillitique. — Quantité suffisante.

Deux ou trois cuillerées par jour, pendant plusieurs jours.

On prend ensuite l'huile empyreumatique de Chabert (voir n° 25 ci-dessus) à la dose de une à deux cuillerées, matin et soir. — On la mêle avec un peu de sirop de Limon. — Quand le malade aura pris cent grammes de cette huile, on donnera la poudre purgative suivante :

Jalap	13
Sené	2
Sulfate de potasse . . .	4

Divisez en trois doses à prendre toutes les heures.

— On reprend ensuite l'usage de l'huile, jusqu'à ce qu'on en ait pris 224 grammes.

Traitement long, mais qui a eu du succès. — Néanmoins, il faut être tout aussi prudent avec cette huile qu'avec les précédentes.

N° 27.

TRAITEMENT DE LEVACHER

A L'ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE, EAU DE MENTHE, ETC.

Huile de Ricin.	60	grammes.
Essence de Térébenthine. . .	15	»
Eau distillée de Menthe. . .	60	»
Sirop de sucre.	30	»
Gomme arabique.	10	»

A prendre en une fois le matin à jeûn. — On peut porter à 30 grammes, la dose de l'essence; mais toujours avec prudence, ainsi que nous l'avons déjà dit.

N° 28.

TRAITEMENT DE WAWRUCH

A LA FOUFÈRE MALE, ETC., ETC.

Le docteur allemand, du nom de Wawruch, est une incontestable autorité, aussi aurait-on plus sou-

vent recours à son traitement, s'il n'était pas si incommode, et même parfois inquiétant. — Tant il est vrai que, malgré la confiance qu'inspirent les meilleures têtes, il y a souvent des hésitations parmi les malades et leur entourage.

Durant trois à quatre jours le malade est soumis à une espèce de jeûne, car il ne peut prendre que trois fois par jour, de la soupe grasse avec du pain blanc. — Pendant cet espace de temps, on lui donne toutes les deux heures, deux cuillerées à soupe du mélange suivant :

Racine de Taraxacum Racine de Chicoreum	De chaque 30 grammes.

Faites bouillir afin d'avoir, après une durée suffisante de feu, 180 grammes de liquide.

On ajoute à la décoction :

Sel ammoniac dépuré	4 grammes.
Sirop de chicorée et de rhubarbe.	30 grammes.

Deux cuillerées à soupe toutes les deux heures.

Le soir qui précède la cure, on donne une soupe très-grasse, espèce de panade, ainsi que plusieurs lavements composés de *graine de lin et de lait.* — Les mêmes lavements se donnent le lendemain matin du jour où on prend le remède pour tuer le ver. — Ce remède consiste en :

Poudre de racine de fougère mâle. . 8 à 15 gr.

Divisés en 3 parts égales et à prendre dans du thé. — Toutes les heures une poudre.

Huile de Ricin. . . . . 60 à 90 gr.
pour alterner toutes les heures avec la fougère mâle. — Deux cuillerées à soupe.

Wawruch suppose qu'avec cela, le ver est tué, sinon, fortement entamé. — On l'expulse alors avec :

Calomel.	}	De chaque
Poudre de gomme-gutte.	}	30 centigrammes.
Sucre blanc.		60 »

Mêlez exactement et faites trois poudres.

Pour les enfants et les malades faibles, 10 centigrammes suffisent souvent; pour les personnes robustes, on doit, au contraire, quelquefois augmenter la dose jusqu'à 50 centigrammes.

Wawruch attache une grande importance au jeûne, il assure même que, plus d'une fois, le ver est parti par la seule action de jeûner avant l'emploi de ses moyens d'expulsion.

Pour empêcher les nausées, on conseille de mâcher de l'écorce d'oranges amères, ou toute autre chose qui pourrait être du goût du malade.

Voici de quelle manière il fait faire le traitement :

A 8 heures du matin, deux cuillerées huile de Ricin.

A 8 1/2 heures, la première prise de fougère.

A 9 heures, de l'huile.

A 9 1/2 heures, la fougère.

A 10 heures, l'huile.

A 10 1/2 heures, la dernière fougère et une couple de lavements de lait et d'huile.

Puis, on laisse reposer le malade jusqu'à une heure.

Ordinairement, on ressent alors de fortes nausées, des maux de tête et des borborygmes. — Si l'on vomit, c'est partie remise. — Quand tout s'est, au contraire, passé sans inconvénients, on donne une des trois poudres, de même que les deux autres, si le ver n'est pas venu 1 1/2 à deux heures après chaque prise de poudre.

Il peut se produire un peu de fièvre par suite de l'agitation ou des pénibles symptômes qu'on éprouve. De même on peut être pris de vomissements, et on a même déjà constaté des convulsions; c'est aussi pourquoi ce traitement, ainsi que nous l'avons dit en commençant, n'est pas très-recherché. — Nous croyons le jeûne très-difficile à observer pour le plus grand nombre des malades.

Après le traitement, on donne quelque liquide calmant et anti-inflammatoire, pour remettre l'intestin des épreuves auxquelles il a été soumis.

N° 29.

TRAITEMENT DE SCHMIDT

A UNE GRANDE QUANTITÉ DE MÉDICAMENTS DIVERS

Le docteur Schmidt est encore une notabilité scientifique qui a fait beaucoup parler d'elle, et son remar-

quable traitement a joui, pendant longtemps, d'une très-grande renommée, parce que le gouvernement prussien, à l'occasion d'un rapport fait par des professeurs, spécialement nommés à cet effet, l'a acheté dans le temps pour une somme considérable.

Ce traitement rappelle involontairement la manière de prescrire du moyen-âge, il fait aussi penser à l'antique Thériaque et aux longues recettes que l'on dit avoir été faites intentionnellement et expressément pour le roi Louis, quatorzième de ce nom.

Il est, par conséquent, difficile d'en analyser et apprécier le mérite, et le lecteur pensera peut-être, comme nous, que tant de luxe de médicaments divers prête souvent à de l'hésitation, et qu'il eût suffi, à son auteur, de choisir, parmi le grand nombre, ceux qui déjà ont fourni le plus de preuves de réussite. — Le proverbe : *le trop nuit à tout*, est toujours là.

Aujourd'hui ce remède est un peu tombé dans l'oubli, est-ce à tort, est-ce mérité? Nous abandonnerons cette question à d'autres, n'ayant point la prétention de pouvoir la résoudre en dernier ressort. — Nous ajouterons seulement que la simplicité sera toujours belle lorsque, au point de vue des résultats, elle est l'équivalent de choses plus compliquées.

Le traitement a un peu prévu toutes les circonstances, car il commence par un essai, ayant pour but de constater l'existence du ver, dans le cas où le malade n'en aurait pas une certitude absolue.

On se dispensera de viande au repas de midi et se contentera d'une soupe farineuse. — Le soir, on ne prendra qu'une salade aux harengs, sans pommes de terre, mais avec beaucoup d'oignons et de sucre. — Il est nécessaire de boire là-dessus beaucoup d'eau

sucrée, et le lendemain matin, à jeûn, on donne, en une fois, la poudre suivante avec assez bien de sirop.

Calomel. / Gomme-gutte.	De chaque 30 centigrammes.
Racine de Jalap	75 centigrammes.
Semen-contra	50 »
Elaeosach de Tanaisie .	2 à 4 grammes.

On fait suivre cela de café noir, avec beaucoup de sirop ou de bouillon très-gras. — Si les selles contiennent des traces du ver, on administre le lendemain le mélange suivant à jeûn, par cuillerées à soupe toutes les deux heures, de façon à ce qu'on ait vidé la bouteille vers les sept heures du soir.

Poudre de racine de Valériane .	24 grammes.
Feuilles de Séné	8 »

Faire une décoction dans une suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il vous reste 180 grammes. — On y ajoute alors :

Sulfate de soude	12 grammes.
Elaeosach de Tanaisie. . . .	8 »
Sirop de Manne	60 »

Secouez et laissez bien dissoudre.

A midi, on prend une soupe farineuse légère, avec quelques petits morceaux d'un hareng ayant sa laite, et, à huit heures du soir, une salade aux harengs, avec du jambon cru hâché, un oignon, beaucoup d'huile et assez de sucre. — Pour calmer la soif, on peut user de l'eau sucrée tant que l'on veut; mais

rien d'autre. — Après la salade, on ne peut plus rien prendre pendant au moins deux heures; plus tard, encore toujours de l'eau sucrée.

Le docteur Schmidt donne l'assurance que, par ce traitement préalable, on rend toujours des fragments de ver et quelquefois le ver en entier.

Le lendemain matin commence la cure définitive d'expulsion, par les moyens suivants; mais il est bon de s'assurer préalablement que les huiles de Tanaisie et d'Anis sont exemptes de fraude et bien conservées, de même que la racine d'Ipécacuanha, car elles jouent un assez grand rôle dans cette multitude d'articles.

Assa fœtida	225 centigrammes.
Gomme-gutte. Racine de rhubarbe. Jalap.	De chaque 2 grammes.
Poudre de racine d'Ipécacuanha. Digitale (herbe). Sulfure d'antimoine.	De chaque 12 centigr.
Calomel.	50 centigrammes.
Huile de Tanaisie. Huile d'Anis.	De chaque 4 gouttes.
Extrait liquide de chiendent.	225 centigrammes.

Faites-en des pilules de dix centigrammes.

Poudre de Lycopode pour isoler les pilules.

On prend de ces pilules :

Le matin à jeûn — 6 vers 5 ou 6 heures, avec une cuillerée à café de sirop. — Une demi-heure après, une cuillerée à soupe huile de Ricin.

On continue avec les pilules, par six pièces toutes les heures, dans l'entretemps du café noir *léger* avec

beaucoup de sirop. — On perdra probablement le ver, vers deux, tout au plus trois heures, et alors on cesse avec les pilules. — Si, au contraire, il ne s'en détache que des fragments, on continue avec les pilules, jusqu'à ce qu'il ne se montre plus rien du ver.

A midi, on permet du bouillon, et, le soir, encore du bouillon, ou une soupe farineuse sucrée.

Le jour suivant, on donne encore, par précaution, six pilules pour éviter qu'on conserve un nid de vers. Ces nids contiennent parfois cinq à six petits vers longs comme le doigt et qui croissent assez rapidement. Ils sont difficiles à expulser, parce qu'ils se cachent adroitement dans une grande quantité de glaires.

Pour obvier à cela, le malade doit encore recourir souvent à des salades aux harengs, avec de la moutarde, du vinaigre et beaucoup de sucre, de même on pourrait encore prendre, tous les huit jours, quelques doses de pilules.

La réussite, d'après Schmidt et d'autres illustres médecins, résulte surtout de l'emploi de ses pilules et dans une espèce de *cure complémentaire*. — Göttel à Elbing, qui a souvent appliqué le traitement complet, conseille d'en faire une, pendant au moins trois mois, après l'expulsion du ver. — Elle consisterait en un régime convenable, l'emploi d'amers, et une forte purgation une ou deux fois par semaine, avec les mêmes pilules. Car presque toujours, en procédant ainsi, on perd encore, pendant quatre à six semaines après la cure, plus ou moins de glaires. — Or, nous savons qu'ils servent, la plupart du temps, de refuge aux vers.

Nos 30 à 30c.

TRAITEMENT DE MAYOR, DE GENÈVE

A LA FOUGÈRE EN NATURE. — HUILE ÉTHÉRÉE DE FOUGÈRE
ÉTAIN ET RACINE DE GRENADIER

Le docteur *Mayor*, à Genève, est également une grande autorité dans la matière qui nous occupe, surtout en ce qui concerne les doses, la manière de les préparer et de les appliquer. — Dans cette question spéciale, et à part sa grande réputation scientifique, on lui a généralement rendu justice, car, dans sa longue et brillante carrière, il a traité un nombre considérable de maladies causées par les entozoaires et autres vers. — Nous donnerons donc aussi son opinion au sujet des deux vers solitaires, car il pense également qu'il est fort douteux, que le même remède leur soit toujours applicable.

Ainsi, d'après lui, l'huile éthérée de fougère manque rarement d'expulser le Bothriocéphale à anneaux longs, tandis que le ver à anneaux courts lui résiste la plupart du temps, et nécessite l'emploi de *la racine* de fougère, ou la décoction de l'écorce de la racine du grenadier; par contre, celui à anneaux longs résiste souvent à ces derniers moyens.

No 30.

A L'ÉTAIN

Le docteur Mayor donne d'abord *la poudre* d'étain

à la dose de 120 centigrammes dans du miel (un électuaire). Cette dose peut naturellement être augmentée. — C'est au médecin, sinon au malade à en juger.

N° 30A.

A LA RACINE DE FOUGÈRE MALE

La poudre de la racine de fougère doit être absolument verte, sans cela elle est sans action. — On en prescrit 12 à 16 grammes dans un mélange de 100 grammes eau de Mélisse et 30 grammes sirop de gomme. — On prend cette boisson le soir, et le lendemain on donne 45 grammes d'huile de Ricin. — Nous avons déjà vu que 30 grammes remplissent quelquefois mieux le but.

N° 30B.

A L'HUILE ÉTHÉRÉE DE FOUGÈRE MALE

L'huile de fougère se donne, d'après *Mayor*, en pilules ou en nature. — On en met 30 à 50 gouttes pour 24 pilules, selon les forces du malade. — On fait prendre 12 pilules le soir, 12 le lendemain matin, et, une heure après, 45 grammes d'huile de Ricin; en nature on prend deux à quatre grammes, soit pure, soit mélangée avec de l'huile de Ricin. — Cependant, on donne ordinairement l'huile de Ricin

à part, un peu plus tard, probablement une ou deux heures après la fougère mâle.

N° 30c.

A LA DÉCOCTION DE LA RACINE DE GRENADIER

La décoction de la racine de grenadier doit se préparer, d'après Mayor, de la manière suivante :

On en fait bouillir 60 grammes dans un kilogramme d'eau jusqu'à réduction d'un quart, on tamise et on donne, toutes les demi-heures, 60 grammes. — Quatre prises suffisent ordinairement pour avoir raison du ver. — Les médecins de Paris font préalablement macérer l'écorce, pendant quelques heures, dans de l'eau froide, et laissent bouillir doucement pendant deux heures. — On administre ce que l'on obtient le matin à jeûn, en trois fois, de demi-heure en demi-heure. — Le soir précédent ou même le matin, après la décoction, on donne 60 grammes d'huile de Ricin, ou 30, selon les constitutions et l'âge.

Pendant que le médicament opère, le malade ne peut rien prendre d'autre; si, cependant, il ressentait des coliques trop pénibles, on pourrait lui permettre du thé de tilleul ou de chiendent sans sucre.

Mais pas immédiatement après l'ingestion du médicament, cette recommandation est de toute rigueur, chacun le comprendra.

Le remède ne peut se donner que le jour où l'on

perd des fragments du ver, ou bien le matin du jour suivant. — On ne peut point non plus faire le traitement, s'il existait de l'inflammation ou même des traces, dans les voies intestinales, ou d'autres infirmités qui réclament de la prudence.

A l'occasion des traitements de *Mayor* et d'autres nombreux traitements couronnés de succès, contre les entozoaires et autres vers, *Ferrus*, *Esquirol* et *Louger-Villermay*, tous trois spécialistes distingués, citent des exemples qui ne peuvent laisser aucun doute sur cette triste réalité; qu'aussi bien les lombrics, strongles, etc., etc., que les vers solitaires, causent très-souvent des dérangements du cerveau, ainsi que des cas de folie, non-seulement douce, mais furieuse. — Ces cas sont même, de toute éternité, si communs, qu'on a fini par n'en plus faire une mention spéciale. — Le public ignore cela la plupart du temps, parce que les familles et amis désirent en garder le plus longtemps possible le triste secret.

Déjà nous avons agité cette douloureuse et navrante question, et nous appelons de nouveau l'attention des médecins, mais surtout de ceux qui visitent les maisons d'aliénés et de santé sur ces importantes révélations. — Nous avons aussi eu l'occasion d'en entretenir des directeurs de ces sortes d'établissements, lesquels, hélas! nous en parlaient tous dans le même sens.

Le lecteur s'en trouvera saisi de pénibles impressions et pensera plus d'une fois à des proches ou des

amis qui se sont, à leur grand étonnement, rendus les auteurs d'actions inconsidérées frisant l'aberration et de nature à faire craindre, pour l'avenir, des événements plus sérieux.

Avec les théories que nous avons fait valoir au sujet de la destination et des agissements des vers, nous avons cru de notre devoir d'en dire encore quelques mots à cette place spéciale. — Puissent nos observations apporter plus de lumière et plus de convictions au profit de l'humanité, sur une question sociale aussi éminemment importante et grave, car elle intéresse en même temps, à un très-haut degré, *les générations futures.*

Y a-t-il, en effet, pour l'homme une calamité comparable à la perte de sa raison, perte qui non-seulement le sépare de ses semblables, mais apporte en outre, dans les relations de famille et sociales, des troubles d'une conséquence incalculable.

Nº 31.

TRAITEMENT DE MATTHIEU

A L'ÉTHER ET LA FOUGÈRE MALE

Ether sulfurique. . 100 à 125 centigrammes.

Pilules de fougère mâle, chacune d'un gramme . . . . 25 pilules.

Dans un verre d'eau sucrée.

Une ou deux heures après, 30 à 45 grammes d'huile de Ricin.

N° 32.

TRAITEMENT DE BICKING

A LA FOUGÈRE MALE, ETC., ETC.

Ce traitement brille par ses théories et ses principes, mais il est long et fort pénible, et c'est pourquoi on se décide assez rarement à y avoir recours. — Il faut une certaine énergie et, par conséquent, la santé suffisante qui la donne pour le suivre.

Bicking pense que le moment le plus favorable, pour faire la cure, est celui où le ver a atteint un grand développement et perd des anneaux qui se remuent vivement. — Il n'est pas le seul, qui tienne à cette condition, ainsi que l'a déjà vu le lecteur, et nous ne pouvons que répéter ici que le développement (longueur) du ver a une grande importance pour la réussite du traitement. — Nous en avons communiqué les motifs.

Lorsque cet état a duré pendant quelque temps, on peut entreprendre le traitement.

A ce sujet, *Bicking* donne des détails qui méritent de l'attention, ainsi que cela est confirmé par des autorités scientifiques très en vogue.

Il s'agit d'abord, dit-il, de songer au rétablissement des bonnes digestions. — Les remèdes spécifiques manquent souvent leur effet, parce que le canal intestinal n'a pas la force nécessaire qui rend impossible l'existence des parasites. — Plus d'un spécifique aggrave, même souvent, l'état maladif de ce canal. — Son état normal ne peut donc être obtenu que par un régime fortifiant pratiqué en même temps que se donnent les spécifiques.

Bicking décrit ainsi ce régime qui doit être suivi aussi bien avant l'expulsion du ver qu'après, et cela sévèrement, sans quoi il est inutile, dit-il, de le commencer.

On prend le matin, en se levant, environ trois quarts de litre de bonne eau froide, à petites gorgées, de façon à ce que chaque gorgée séjourne quelque temps dans la bouche; de cette manière elle s'imprègne de salive, ce qui a de la valeur. — Les personnes les plus faibles supportent facilement cette quantité d'eau, lorsqu'elle est prise de cette manière.

On tâche alors d'aller à la garde-robe, en faisant, à cet effet, les efforts nécessaires, après quoi on prend un lavement d'environ un demi-litre eau froide, lavement que l'on doit retenir dans l'intestin, le plus longtemps possible. — On atteint ce résultat assez facilement, dit-il, en marchant lentement.

On déjeune frugalement vers sept heures. — Après s'être donné quelque mouvement, on prend de nouveau, vers midi, une petite quantité d'eau froide, car de grandes quantités n'ont pas d'effet salutaire, nuisent au contraire plutôt, en pesant trop sur l'estomac.

Le repas se composera principalement des mets suivants :

Légumes frais, épinards, carottes, asperges, cresson de fontaine, fruits mûrs, pain blanc, beurre, viandes légères, surtout du jambon cru. — Tous ces mets seront pris, si possible, à froid, ou tout au moins tièdes. — Ni ail, ni oignon, ni harengs, leur action stimulante nuit, dit-il, à la digestion.????

Nous désirons faire remarquer, ici, que cette der-

nière recommandation est absolument l'opposé d'autres traitements, mais son traitement est aussi différent sous tous les rapports.

Quant à faire la guerre à l'ail et aux oignons, il trouvera plus d'un adversaire à combattre, entre autres, nous, qui les considérons comme un cadeau fait à l'humanité.

Le soir, on prend un bain froid, et cela en hiver dans une chambre chauffée. — Pendant la durée du bain, on fait des massages, sur le bas-ventre et surtout le foie, et on se frictionne le corps partout où on peut l'atteindre. *Bicking* prétend que des dispositions aux maladies du foie favorisent le développement vermineux, sans compter d'autres maladies. — On peut aussi donner des douches sur cet organe essentiel.

Mais, en été, il prescrit une espèce de chute d'eau d'un volume assez considérable. — Après que le malade s'est donné cette cascade sur tout le corps, il se place une couple de minutes horizontalement sous la chute, afin que le bas-ventre en soit également atteint. — Il s'agit donc, avant tout, de se procurer un appareil, remplissant les conditions *ad hoc*, sinon le traitement est impossible.

Cette opération terminée, on se donne le mouvement nécessaire, pour que le corps transpire légèrement, après quoi on peut songer au souper. — Au sujet des aliments composant le souper, *Bicking* n'indique rien de spécial, s'en rapportant probablement ici, à la prudence du malade.

Lorsque le ver cause de très-grands inconvénients, *Bicking* emploie avec succès le magnétisme minéral, ou, selon les circonstances, des compresses d'eau

froide, sur le bas-ventre. — On peut aussi essayer, au besoin, des cataplasmes à la farine de lin, ou des petits sacs remplis de sable et chauffés.

En même temps que ce régime, on donne comme remède spécifique, une décoction saturée et sucrée, de la racine de fougère mâle, soit journellement une quinzaine de grammes, et cela froid immédiatement après chaque repas, afin que le remède se mélange avec les aliments. De cette façon, le spécifique ne fatigue jamais l'estomac, ne cause pas de diarrhée et ne donne lieu à aucun symptôme désagréable. — Nous reparlerons de cela, au sujet du mot désagréable.

Dans la première selle qui suit l'emploi du remède, on ne trouve ordinairement pas de fragments du ver, mais bien les jours suivants; ils sont déjà alors moins alertes, plus tard ils arrivent morts (les fragments) et finalement le ver en entier vient avec la tête, probablement tous les vers, s'il y en a plusieurs, ainsi qu'il est mentionné dans ce qui va suivre.

A propos de fragments *morts*, il est bon de faire encore remarquer ici que chaque fragment de ver a vie et est capable de reproduction.

Dans trois cas, le malade perdit trois vers à la fois. L'expulsion eut lieu, trois, six, huit, jusqu'à quatorze jours à compter du commencement du traitement. — Dans aucun des cas, *Bicking* ne trouva nécessaire d'employer un purgatif. — Après l'éloignement du ver, les selles deviennent plus régulières et l'appétit plus normal.

En ce qui concerne les purgatifs, nous ne voyons réellement aucun inconvénient à ce qu'on y ait recours, au besoin.

D'après sa longue expérience, les vers, bien qu'on ait cru s'en débarrasser pour toujours, se reconstituent très-souvent dans un assez court espace de temps. — Dans beaucoup de cas, il dut pratiquer l'expulsion trois à quatre fois, et même une fois jusqu'à *treize* reprises différentes.

Les personnes craintives et superstitieuses attacheront peut-être une importance trop capitale à ce chiffre généralement si suspect de *treize;* ils pourraient en déduire des appréciations erronées, nous viendrons à leur secours par les quelques lignes suivantes :

Qu'on nous permette de faire remarquer, au sujet de ces deux derniers paragraphes, que ces constatations de trois, quatre et treize fois viennent absolument et sans qu'il soit possible de le contester, à l'appui de nos théories. — En effet, *si, la plupart du temps, la mort naturelle est imputable aux vers*, comme il semble probable, il faut aussi admettre que rarement ou, pour ainsi dire, jamais, on ne pourra parvenir à les éloigner *pour toujours*. — On peut même aller plus loin, pour être logique et dire : qu'en s'en débarrassant, on précipiterait peut-être la fin de son existence, parce qu'on anéantirait la cause efficiente de ses limites.

C'est presque une question de philosophie religieuse.

Ce serait la loi naturelle : *Lex naturalis, sed dura lex*, car mourir, il le faut, puisque telle est notre destinée; mais beaucoup souffrir et quelquefois long-

temps, est souvent au-dessus de nos forces et surtout de notre patience.

Ce sont, en d'autres termes, de très-rudes épreuves pour l'homme, auxquelles il ne peut opposer que la résignation.

En résumé, si notre opinion faisait loi, il n'y aurait donc à combattre que leur trop grand nombre et leurs déplacements.

N° 33.

TRAITEMENT DE BLOSSFELD

A LA FOUGÈRE MALE ET VIN MUSCAT

Le malade prend, le soir qui précède le traitement, une pâte composée de pain blanc, beaucoup de beurre *non salé* et de lait.

Le lendemain matin à jeun, quatre grammes de racine de fougère mâle, dans une vingtaine de grammes de vin de muscat-Lunel. — Si on les vomissait, on administrerait, après quelques heures, une deuxième même portion, et ainsi d'heure en heure encore la même portion, jusqu'à ce que le ver soit expulsé, ce qui a ordinairement lieu après six ou douze prises.

Sans purger, paraît-il.

Six à douze prises nous paraissent un assez rude labeur, c'est au malade à examiner s'il se sent capable de s'y soumettre.

Le vin de muscat ne doit pas le tenter, car le goût en devient détestable avec la fougère.

N° 34.

TRAITEMENT DE RAPP

A LA FOUGÈRE MALE ET THÉ DE MENTHE

Rapp fait ordinairement récolter la racine de fougère immédiatement avant le traitement, la fait sécher et pulvériser. D'autres praticiens, ainsi qu'on l'a vu, procèdent de la même manière.

Il donne vingt-quatre à trente grammes dans du thé de Menthe ou autre, pris par intervalles dans le courant de la matinée et suivis d'un peu de café noir ou de vin. Si l'on vomissait, on ne continue pas, c'est alors remis pour quelques jours et, dans ce cas, on peut, ou diminuer les doses, ou les prendre par intervalles plus longs.

Il ne croit pas la purgation nécessaire. — Nous pensons, nous, qu'en cas d'insuccès sans purgatif, on ne compromet absolument rien à prendre trente à soixante grammes d'huile de Ricin, ou quinze à vingt centigrammes de gomme-gutte.

N° 35.

TRAITEMENT DE RATHIER

A LA SABINE, RUE, CALOMEL, ETC.

Poudre blanche de Sabine . .	1 gramme.
Poudre de semence de Rue . .	75 centigr.
Calomel	50 »
Huile distillée de Tanaisie . .	60 »

Sirop de fleurs de pêcher. — Quantité suffisante.

Pour deux bols.

Un bol de bonne heure le matin, et l'autre vers le soir, avec de l'eau de fleurs de pêcher. — Une demi-heure après, on prend un grand verre de vin, dans lequel on a laissé tremper, pendant douze heures, vingt noyaux de pêches. — Au besoin, on purge avec l'huile de Ricin.

N° 36.

TRAITEMENT DE SCHMUCKER

A LA SEMENCE DE CÉVADILLE

Schmucker, on peut même dire le célèbre et hardi *Schmucker*, emploie la *Cévadille*. Elle était déjà connue au moyen-âge, mais, comme toutes choses, elle ne devait avoir que son temps. Il l'a donc reprise et en est devenu l'un des plus ardents propagateurs,

non sans raison quand on l'administre avec connaissance de cause, car elle réussit très-souvent par suite de son énergie.

On réduit, en une très-fine poudre, les poches jaunes oblongues, avec la semence noirâtre, y compris les cellules où se trouve cette semence pointue, et on en fait, avec du miel, des pilules de vingt-cinq centigrammes. — On purge préalablement le malade avec de la rhubarbe et du sulfate de soude, dont les doses doivent être appropriées à l'âge, à la constitution, etc.

Le lendemain matin suivant, *Schmucker* donne à un adulte, surtout s'il éprouve de fortes nausées, deux grammes de poudre de Cévadille, bien triturée, avec la même quantité de sucre de fenouil, et fait prendre, immédiatement après, une ou deux tasses de thé de Camomille, ou de fleurs de sureau. — Cette poudre provoque ordinairement le vomissement, et, s'il y a des vers dans l'estomac, les en rejette immédiatement.

Une heure après, on peut donner quelque légère nourriture. — Le jour suivant, on donne au malade la même portion, ce qui le fait de nouveau vomir. — S'il ne vient plus de vers, il ne donne, au troisième matin, que la moitié de la poudre, et l'autre moitié le quatrième jour.

Le cinquième, on purgera avec deux grammes de rhubarbe et de sulfate de soude, ce qui expulsera, par le bas, les vers encore vivants ou morts, ou, s'il n'y en avait plus, beaucoup de glaires, ce à quoi il faut faire attention.

Le sixième jour, au matin, on donne trois des grosses pilules et le même nombre en se couchant; à

chaque prise on boit du thé mentionné plus haut. — Si la quantité des glaires est considérable, on continuera, matin et soir, avec trois pilules, jusqu'à ce qu'il ne se montre plus de glaires.

Schmucker a déjà dû prolonger cette cure, pendant trois semaines, avant que tous les glaires fussent éliminés. — Pendant le traitement, il est interdit de manger de la viande, tout au moins, il faut en être sobre; par contre, on peut prendre beaucoup de végétaux et du laitage.

Tel est le traitement pour des personnes de vingt ans et au-delà. — On donne à des enfants de deux à quatre ans, dix centigrammes de poudre et le reste en proportion.

Ce traitement est applicable à tous les vers des intestins.

N° 37.

TRAITEMENT DE WEIGEL

AU SULFATE DE SOUDE ET UN ÉLIXIR

On fait dissoudre, dans un litre d'eau, quinze ou, au maximum trente grammes de sulfate de soude (sel de Glauber) et on en prend tous les soirs une tasse. — Dans la journée, on donne deux fois trente gouttes de l'élixir vitriolique de *Mynsicht* ou dix gouttes de l'élixir acide de *Haller*, dans une demi-tasse d'eau sucrée. — On continue, au besoin, le traitement pendant plusieurs mois.

Il y a des exemples de sa réussite, mais, en général, les malades n'ont pas la patience de faire une cure dite de longue haleine.

N° 38.

TRAITEMENT DU DOCTEUR KORTUM

AU LAIT DE JUMENT

Il donne le lait de jument tous les jours, jusqu'à réussite. — Le lecteur se demandera ici ce qu'on lui proposera encore, et cependant s'il n'avait pas eu quelque succès, on n'oserait pas le mentionner.

N° 39.

TRAITEMENT D'UN MARÉCHAL-FERRANT

AU LIN VERT

Ce traitement est tout aussi empirique et surprenant que celui qui précède. — Ce maréchal fait prendre, tous les jours, une certaine quantité d'eau dans laquelle on fait macérer, pendant dix jours, *du lin vert*.

On cite aussi des cas de succès. — Cela dépend

beaucoup de la situation du ver, et de sa susceptibilité, au moment où on fait le traitement.

N° 40.

TRAITEMENT ALSACIEN

A L'HUILE DE CHABERT

En Alsace, où il y a, paraît-il, beaucoup de vers solitaires, on fait prendre, soir et matin, avec réussite, trente gouttes d'huile de *Chabert*. — Cet ancien médecin vétérinaire y a conservé son immense réputation, et c'est uniquement pour avoir réussi avec les chevaux, qu'on a essayé son remède sur l'homme.

N° 41.

TRAITEMENT DU PROFESSEUR O. BANG

A LA FOUGÈRE MALE, ETC.

Le traitement dure six jours. — On ne prend les trois premiers jours qu'une assiette de bouillon contenant du pain blanc; le soir, un lavement avec du lait chaud.

Le quatrième jour, on prend, en outre, huit tasses de café noir avec beaucoup de sucre, en même temps

que deux à trois gros harengs faits en salade, avec de l'huile, du vinaigre, du poivre et des oignons.

Le cinquième jour, on alterne toutes les deux heures avec le tiers d'un hareng et une forte cuillerée de poudre de la racine de fougère mâle, suivie de deux à trois tasses de café. — Le soir, un lavement au lait et une cuillerée à dessert d'huile de Ricin.

Enfin, le sixième jour, au matin, deux cuillerées à dessert de la même poudre et, une heure après, deux cuillerées à soupe d'huile de Ricin; ensuite, toutes les deux heures, deux fois la même dose, jusqu'à ce que le ver soit expulsé.

Comme cure complémentaire, il conseille une préparation ferrugineuse.

N° 42.

TRAITEMENT D'ELFENBING

A LA FOUGÈRE, ÉTAIN ET GOMME-GUTTE

On doit absolument commencer *un vendredi*, et cela pendant la période *de la pleine lune!!!!*

Or, il est notoire, que le vendredi est, pour beaucoup de personnes, un jour néfaste. — Ainsi, entre autres, il est rare qu'une servante ou un domestique, etc., entreront dans un nouveau service, *le vendredi*.

Et cependant, c'est très-sérieux, car des gens instruits ont fait ce traitement, sans s'inquiéter du

reproche de superstition, ou d'élever des autels au charlatanisme.

Autres temps, autres mœurs, dira-t-on, mais il n'y a cependant pas soixante ans que cette prétendue cure avait encore une certaine vogue. — On cite même de nombreux témoignages de malades, qui se reprochaient de ne pas avoir observé la pleine lune et d'avoir été ainsi la cause de leur insuccès. — *O mores.*

Le traitement dure huit jours et davantage, si le ver n'est pas expulsé pendant cet espace de temps.

Le premier soir, on se purge avec vingt à trente grammes sulfate de soude (sel de Glauber) dissous dans un grand verre d'eau sucrée. — Cela donne un goût doux-amer, qui n'est pas désagréable.

Le lendemain, on prend, à jeun, vingt à vingt-cinq grammes étain rapé, dans une tasse de sirop commun.

Le soir, quinze pilules de fougère mâle, pesant, ensemble, quinze à vingt grammes, toujours avec du sirop.

Le jour après, à jeun, on purge avec quinze à vingt centigrammes de gomme-gutte, pris encore toujours dans du sirop. — Puis, on recommence, avec l'étain, etc., en prenant en considération l'âge et la santé du malade.

Tous les jours, à l'heure où cela gêne le moins le malade, il prendra un lavement au lait, dans lequel on aura fait bouillir trois gros oignons. — On peut y ajouter, si on veut, un peu d'assafœtida, ou une grande gousse d'ail hâchée.

S'il se déclarait un peu de fièvre ou trop d'agita-

tion, on diminue les doses, mais alors il faut continuer plus longtemps.

Nous n'osons presque pas ajouter qu'il s'est trouvé, dans ce temps, grand nombre de médecins qui pratiquaient cette cure, mais c'était peut-être *sans respect*, pour le vendredi et la pleine lune.

N° 43.

TRAITEMENT DE TOURNIER

AU GOUDRON DE SUÈDE

—

Le matin à jeun et le soir en se couchant, le malade doit prendre trois à quatre grammes de rhubarbe en poudre, dans du sirop ou de l'eau sucrée. — Le goût en est moins désagréable, lorsqu'on le prend avec du sirop.

A chaque repas, on avale, en commençant le repas, une ou deux capsules de goudron pur de Suède. On fera bien de commencer avec une pilule. — On peut faire cela avec de l'eau, ou mieux au déjeuner, avec sa première gorgée de café, thé, chocolat, etc. — Au repas de midi, avec la première cuillerée de soupe, et le soir dans les mêmes conditions, à moins qu'on ne préfère prendre de l'eau.

Ce traitement peut durer longtemps; mais l'auteur affirme qu'il est infaillible. — Nous ne disons pas non, car ce remède a beaucoup pour lui.

On se procure les capsules de goudron à bon marché chez les droguistes.

N° 44.

TRAITEMENT DE LUCIENS

AUX GRAINES DE MOUTARDE BLANCHE

Pendant huit, dix à quinze jours, on se passe de viande et se met au régime du poisson *d'eau douce*, en en excluant le brochet, qui, ainsi qu'on l'a vu, est lui-même tributaire des vers, car les œufs de ces derniers ne sont pas toujours détruits par la chaleur.

On dissout dans de l'eau pure, de préférence de pluie, soixante grammes de sulfate de soude (sel de Glauber) et on en prend, tous les soirs, en se mettant au lit, un verre. — On peut, si on le préfère, choisir pour cela le matin à jeûn, mais alors on risque d'avoir une selle pendant la journée, ce qui ne convient pas à tout le monde, eu égard aux occupations que les malades peuvent avoir; tandis qu'en le prenant le soir, on va ordinairement à la garde-robe, avant ou après le déjeuner du matin.

Quant aux graines de moutarde blanche, on en avale une cuillerée à soupe, trois ou quatre fois par jour, avec de l'eau, du vin, ou n'importe quoi.

C'est chez les droguistes que l'on se procure ces graines; sinon chez les marchands de graines.

Ce traitement est aussi d'une grande simplicité.

Voici encore un traitement anglais à l'essence de térébenthine :

N° 45.

TRAITEMENT DE THOMPSON

Essence de térébenthine. . . . 20 grammes.
Miel, quantité suffisante pour un électuaire.
En deux ou trois fois, le soir en se couchant.

N° 46.

TRAITEMENT DES AUTEURS DE CET OUVRAGE

Et maintenant les auteurs, aussi, offrent au lecteur leur contingent, le résultat de leurs travaux, dans le grand labyrinthe presque inextricable de tant de traitements divers. — Leur cheval de bataille est tout modestement l'*acide phénique*, à la condition, bien entendu, qu'il soit uni *à la racine de Valériane sauvage*, parce que ce n'est pas un végétal et parce qu'ils en ont vu des applications étonnantes chez eux-mêmes et chez beaucoup d'autres, et que cet acide, accompagné de la Valériane, agit non-seulement sur les parasites de l'intestin, *mais sur tous les autres indistinctement.*

Nous osons même les proclamer une espèce de panacée pour presque toutes les maladies.

C'est bien à tort que quelques praticiens attribuent à l'acide phénique une action fâcheuse (trop caustique) sur les muqueuses intestinales, il faudrait alors le prendre non-seulement absolument seul, mais à une quantité telle qu'aucun praticien ayant les capacités inhérentes à son état, n'oserait prescrire. — *Nous l'avons pris nous-mêmes* à une dose qui mit pour ainsi dire le feu au gosier, tandis qu'il passait absolument inaperçu, non-seulement dans l'estomac, mais aussi dans les intestins. — Il ne suffit pas de dire : il me brûle la langue, car votre langue n'a point *les muqueuses protectrices* des organes où il est appelé à exercer son action. — L'audace et la hardiesse ont certainement déjà fait beaucoup de mal en thérapeutique, mais l'incapacité et l'exagération de la crainte sont quelquefois encore plus nuisibles, et nous acceptons volontiers la responsabilité de nos conseils et de nos affirmations, non-seulement pour ce médicament, mais pour tous ceux que nous mentionnons dans les mêmes conditions.

On peut le donner en pilules ou en potion. — Voici une potion dont on peut user hardiment et même, au besoin, augmenter la dose, selon l'âge et la constitution :

Acide phénique . 50 centigrammes à 1 1/2 gr.
Potion gommeuse. 150 grammes.

Mêlez avec soin. — Par cuillerées plusieurs fois par jour.

On ne doit pas oublier les lavements, surtout lorsqu'il s'agit de combattre les ascarides vermiculaires.

Condition essentielle. — Il faut continuer pendant quelque temps, prendre deux fois par semaine, le

soir, trois, quatre à cinq grammes poudre de rhubarbe et examiner de temps en temps les selles, car elles sont, pour le médecin et le malade, un doigt indicateur d'une assez grande importance. — Malheureusement, on échoue souvent dans les conseils de l'espèce, parce que l'homme n'aime pas trop à se soumettre à des exigences de cette nature. — Paresse, indifférence, ou erreurs profondes qui coûtent souvent très-cher.

On prendra, en même temps, de un à trois grammes de racine de la valériane sauvage, qui est un puissant antispasmodique. — On la prend aussi avec de l'eau sucrée, en poudre ou en pilules.

Nous voilà arrivés à la fin de notre tâche, et désirons maintenant que chacun en fasse selon ses goûts et ses appréciations; c'est dans ce sens que nous avons compris notre mission, difficile et délicate sous tous les rapports.

Le lecteur n'a, comme on voit, que l'embarras du choix, et cet embarras n'est pas petit, car tel remède réussit bien chez l'un, et il échoue chez un autre, tel autre remède cause de véritables perturbations, dans certaines constitutions, tandis qu'il passe inoffensif dans d'autres.

L'espèce de parasite joue ici un rôle presque aussi important que l'organisation et les dispositions du malade. — Nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas d'individualités, qui se ressemblent même approximativement, et le mot *Idiosyncrasie,* est très-souvent

applicable en matière de maladies. — Le moment où on fait le traitement n'est point non plus sans influence.

Ces circonstances réunies font que le lecteur désirera peut-être avoir notre opinion, au sujet de ce dédale de remèdes et de conditions. — Nous la lui donnerons donc et cela de tout cœur, avec les sentiments d'indépendance que nos amis veulent bien nous reconnaître.

Rappelons encore ici que nous écrivons dans un *style spécial,* à la portée de tous.

Pour nous, les végétaux l'emportent sur tous les remèdes.

Avant toutes choses, nous recommandons l'*écorce de la racine de grenadier,* la *fougère mâle, ainsi que leurs dérivés.* — Mais essayez-les d'abord en nature, et, si vous échouez, il vous reste leurs dérivés. — Extraits, huiles, alcaloïdes, etc., etc.

Après eux viennent, d'après nous :

Le n° 2. — *L'éther sulfurique,* qui nous sourit beaucoup, si le malade n'est pas trop sensible aux alcools, car il est indubitable que, pris en trop forte quantité, il est capable d'occasionner de grands troubles. — Il tente par sa simplicité, et, jusqu'à présent, il n'est pas à notre connaissance qu'il ait donné lieu à un dénouement fatal.

Les numéros 9 et 10. *Le Cousso* est le miracle, la panacée de l'Abyssinie, d'où il nous vient. — C'est le médecin *Brayer* qui l'y a, le premier, découvert, c'est pourquoi on l'appelle *Brayera anthelmintica*. — Mais, nous l'avons déjà dit, il y a du cousso empoisonneur, ce qui réclame beaucoup de prudence. — Les pharmaciens savent, du reste, distinguer le bon du mauvais et leur responsabilité est trop grande pour qu'ils apportent la moindre négligence dans son examen et analyse. — Il fait quelquefois vomir et c'est alors à recommencer.

Les numéros 24 et 27. *L'essence de térébenthine*, prise modérément et, par conséquent, pour un traitement de certaine durée, n'est point à dédaigner, on la prend de préférence en perles, que l'on trouve actuellement dans toutes les pharmacies. — Si on s'apercevait, cependant, que le cerveau en serait trop influencé, il faudrait la cesser, ou l'interrompre pendant quelque temps.

Les numéros 25 et 40. *L'huile de Chabert*, inventée par ce médecin-vétérinaire, est très-énergique et demande même quelques précautions. — En prendre beaucoup à la fois, n'est jamais à conseiller, car nous avons vu, un jour, un de nos amis s'en administrer en une fois, par erreur, une quantité qui lui était prescrite pour huit jours et qui provoqua, instantanément, une véritable attaque de choléra spasmodique-asiatique qui faillit lui porter malheur. — Son

parasite en mourut, mais il s'en est fallu de peu, que son malheureux possesseur n'allât le rejoindre dans l'éternité.

Cette huile, qui est un mélange d'huile empyreumatique et d'essence de térébenthine, ainsi qu'on l'a vu au traitement n° 25, convient également pour tous les *vers cylindriques* qui habitent le canal intestinal.

Le n° 29, *Schmidt*, est une véritable macédoine, il peut convenir à de bonnes organisations, mais il a beaucoup perdu de son crédit à cause de sa complication. — C'est une question d'appréciation qui appartient aux médecins et aux malades.

En Prusse, il a fait merveille pendant longtemps.

Les numéros 30 et 30A jusqu'à 30D, *Mayor*, sont plutôt des conseils pour les doses et la manière de préparer et d'appliquer les remèdes, que des traitements complets et spéciaux. — Ils ont une grande valeur, parce que leur auteur était un véritable savant. — C'est au lecteur à faire des comparaisons avec des traitements analogues.

Le n° 36, *Schmucker*. Aux malades qui vomissent difficilement, nous devons recommander de la prudence. Ce traitement énergique a, sans cela, beaucoup pour lui; il est d'ailleurs dépuratif à un haut degré, et dissout les glaires avec une étonnante su-

périorité. Or, l'on sait que les vers se tiennent presque exclusivement dans les glaires.

Ce médicament est surtout originaire du Mexique, où il passe même comme un spécifique, contre l'épouvantable hydrophobie (rage), ainsi que nous l'avons déjà dit. — Il chasse ou détruit aussi les vers cylindriques de l'intestin, n'importe dans quelle partie de celui-ci où ils se trouvent. — Des faits nombreux sont là pour l'attester. — *Schmucker* s'est fait une immense réputation avec ce remède.

Il n'est pas le seul qui l'ait préconisé, car beaucoup de médecins français l'appliquaient aussi.

Le n° 37, *Weigel*, est un traitement de longue durée, mais facile et peu incommode, il convient aux personnes amies de la prudence et lorsqu'il règne de l'incertitude au sujet de la diathèse vermineuse.

Il y a des exemples de réussite, et nous croyons que le sulfate de soude y est pour beaucoup.

Le n° 32, *Bicking*. Pour ceux qui ont le temps et la patience, ce traitement a du mérite. *Bicking* possédait des qualités incontestables; il était recherché pour ses conseils, pour sa grande expérience, et pour sa réputation de profond et sérieux observateur. C'était un travailleur assidu et infatigable, aussi bien au lit du malade que dans les hôpitaux, il était donc fort apprécié.

Mais beaucoup de personnes auront de la difficulté à prendre la fougère mâle, en même temps que les

aliments, surtout à l'état liquide. — Il en serait autrement, si l'action était la même, soit en pilules, soit en poudre. — Nous n'avons point à décider de cette question. Nous supposons cependant qu'en pilules, l'effet serait le même.

Le n° 38, docteur *Kortum*, au lait de jument. Ce traitement est, sans contredit, l'un des plus simples, et je ne vois pas pourquoi on ne l'essayerait pas, car il est absolument et incontestablement inoffensif.

Les parasites suivent peut-être ce lait trop avant dans les intestins, et se font alors prendre, ne pouvant plus rétrograder, ainsi que cela est arrivé avec la miraculeuse confiture.

N° 39. La médication d'un *maréchal-ferrant*. — Tout le monde a voulu s'en mêler, et je place sa médication dans les mêmes conditions que le lait de jument au point de vue de l'innocuité. — C'est encore à essayer, surtout pour les campagnards et autres qui ont l'horreur des honoraires du médecin et des comptes d'apothicaires.

On a toujours tort de repousser des remèdes modestes, ils valent quelquefois plus que ceux dont on fait beaucoup de bruit.

Le n° 43, de *Tournier,* nous plaît infiniment, il est simple, des plus faciles, et nous pensons qu'il peut réussir souvent.

Le n° 46, *traitement des auteurs*, est entièrement abandonné par eux, à l'indulgence du lecteur et des malades, et comme il est facile, ils peuvent en avoir pomptement le cœur net.

---

§ 10.

VOICI MAINTENANT DIVERS TRAITEMENTS CONTRE LES VERS DES INTESTINS, AUTRES QUE LES VERS SOLITAIRES

Plusieurs sont aussi d'emploi pour ces derniers.

Nous donnons d'abord la préférence aux remèdes dont l'innocuité est hors de toute contestation. — Nous choisirons aussi parmi les plus simples.

L'ail.

En grande réputation. — Il fait partie du traitement *Hufeland*, contre le ver solitaire. — Usez-en largement malgré vos répugnances. — Le lait à l'ail, le régime alliacé presque à tous les repas, sont d'une utilité incontestable. Ce sont des traitements trop lents, dira-t-on, mais ils ont souvent une remarquable valeur.

L'amélioration vient alors insensiblement, sans trop d'inconvénients. — Dans les départements français, où l'ail est d'un emploi en quelque sorte éternel, et une espèce de panacée, les affections vermineuses sont fort rares, il en est de même d'autres maladies.

— Le choléra y a sévi avec beaucoup de modération.

Les oignons.

Ils participent beaucoup de l'ail, et on ne saurait trop les recommander dans les ménages, pour le plus d'emploi possible.

L'assafœtida.

Elle a beaucoup d'analogie avec les précédents quant à la puissance de l'odorat, et jouit, on le sait, d'une grande réputation, non-seulement dans les pays civilisés, mais dans les pays où on la récolte.

Les carottes.

Sont le remède de tous les pays où on les cultive, et ont une incontestable utilité, *lors de la première jeunesse*. Cette condition de jeune âge nous paraît, pour ce légume, indispensable.

Les pois à gratter.

Ils sont en quelque sorte un médicament, mais ont aussi une action mécanique très-remarquable.

L'eau salée.

—

Elle est encore très-recommandable, et c'est ici le moment de parler de l'*eau de mer*, qui a une double action, celle d'agir sur les vers et sur le système nerveux et l'estomac; prise intérieurement, bien entendu. — Il est rare qu'on se soumette au traitement intérieur de l'eau de mer, mais c'est bien à tort, car la composition chimique de cette eau est très-favorable au but que l'on se propose ici.

L'aloès.

—

Tonique, vermifuge et purgatif.

Comme tonique	1 à 3	centigr.
Comme purgatif et vermifuge .	5 à 25	»
Comme drastique	30 à 50	»

Selon l'âge et la constitution.

La racine de valériane sauvage.

—

Elle est connue depuis l'antiquité, et a un mérite absolument supérieur. — C'est une reine qui s'impose et qui a nos grandes et sincères sympathies. — Prenez-en, cher lecteur, et faites en prendre à vos amis et connaissances, car, à part son caractère inoffensif, elle domine tous les remèdes par sa puissance.

On a déjà vu qu'elle est même employée contre le ver solitaire.

Nous avons fait connaître comment elle doit être traitée à la récolte, etc.

Peu de maladies nerveuses lui résistent, même la si sinistre épilepsie doit se courber humblement devant elle, et contre l'aliénation mentale causée par les vers, ainsi que l'a vu le lecteur, elle est parfois souveraine.

Panacée, *répéterai-je*, pour le genre humain, et qui fait subir une rude humiliation à la médication de nos jours, qui ne se compose que trop souvent de remèdes puisés au hasard et jusqu'à dans les modernes conquêtes de la chimie. — Poisons ou autres substances, très-capables d'aggraver les maladies et finalement nous conduire au tombeau.

Voici de la valériane un électuaire précieux :

Sulfate de potasse.	De chaque 4 gr.
Poudre de racine de Jalap	
Poudre de racine de valériane sauvage.	6 à 8 gr.
Oxymel scillitique	120 gr.

Deux à trois grammes, quatre à cinq fois par jour, selon les constitutions.

La tanaisie.

Un produit de nos pays, se rapprochant du semencontra, mais assez rarement employé. — Serait-ce parce que nous l'avons sous la main? C'est possible, cela rappelle le proverbe : « On n'est pas prophète dans son pays. »

Un à deux grammes selon l'âge et la constitution.

La semence de Cévadille.

Bonne, très-bonne, mais devant être maniée par une main capable et prudente, car elle est loin d'être aussi inoffensive qu'on le croit.

A prendre toujours à jeûn, et, si possible, après avoir passé une bonne nuit, à cause de sa grande énergie.

Un à deux grammes.

Nous en parlons plus longuement au traitement nº 36, de *Schmucker*.

Le camphre.

Très-connu de tous, par son emploi presque universel, pour la préservation des étoffes de laine, contre les mites. — Huile essentielle non liquide, d'une odeur très-pénétrante.

En n'en abusant pas, nous n'avons aucun grief contre le camphre, mais on ne doit jamais oublier que la plupart des huiles essentielles ont une vive action sur le cerveau, et qu'elles ont déjà donné lieu à des dérangements de cet organe, si précieux pour l'homme.

Quatre à vingt à vingt-cinq centigrammes, selon l'âge et la constitution.

La rhubarbe.

Excellent vermifuge et purgatif.

Un demi à cinq grammes, selon l'âge et les constitutions.

Très-recommandable.

La fougère mâle.

—

Ainsi qu'on l'a vu, elle est une précieuse acquisition contre les vers dits solitaires. — Elle est non moins puissante contre les autres vers des intestins. Fréquemment employée, ainsi que le prouvent les nombreux traitements dont elle est l'objet. — Et comme c'est un produit de nos pays, que nous l'avons sous la main, dans toutes les forêts, qu'elle est absolument inoffensive, pensons-y souvent et donnons-lui la préférence sur des nouveautés si souvent étrangères, qui n'ont point pour elles l'ancienne réputation.

Elle est reine aussi bien que la racine de valériane.

Huit à douze grammes.

L'électricité.

—

Si les vers cylindriques contiennent quelque sel ferreux, comme les vers dits solitaires, ce que nous ignorons, puisque nous n'en avons pas encore fait l'analyse, l'électricité peut en avoir raison, comme des vers solitaires, ainsi que nous l'avons dit ailleurs et même constaté, à propos de cet homme à béquilles, guéri instantanément par l'atteinte de la foudre.

Remède de la pharmacopée britannique.

Il contient aussi de la valériane et de la fougère.

—

Racine de fougère mâle. Racine de valériane sauvage. Semen-contra. Sulfate de potasse.	De chaque 4 grammes.
Eau distillée.	16 grammes.
Miel.	32 »

Par cuillerées de deux en deux heures.

Électuaire de Bremser.

Contenant encore de la valériane.

—

Semen-contra concassé ou fleurs de Tanaisie.	16 grammes.
Poudre de la racine de valériane sauvage.	8 grammes.
Poudre de racine de Jalap. Oxymel scillitique.	De chaque 6 grammes.

Par cuillerées de deux en deux heures.

Cet électuaire mérite l'attention et a droit à la préférence sur beaucoup d'autres remèdes.

Huile de Chabert.

—

Soir et matin une à deux cuillerées à café, puis, après quelque temps, l'huile de Ricin, comme purgatif.

Nous avons déjà appelé l'attention du lecteur, sur la prudence que son emploi réclame.

Lavement indiqué par Bremser.

Absinthe . . . . . Racine de valériane. .	De chaque 30 gr.
Semence de Tanaisie . Écorces d'orange . .	De chaque 15 gr.

Divisez et mêlez. — Sur deux cuillerées à bouche de ces substances, versez 500 grammes d'eau bouillante, laissez infuser pendant la nuit, passez, exprimez et employez l'infusion pour deux lavements. — On ajoute, à chacun, une cuillerée d'huile empyreumatique (voir traitement *Chabert*, n° 25).

Pilules Bremser.

Aloès succotrin pulvérisé. Tanaisie en poudre.	De chaque 2 grammes.
Huile essentielle de rue . . .	6 décigrammes.

Mêlez bien et faites onze pilules.

Le pétrole.

Huile essentielle minérale. — Quelques gouttes plusieurs fois par jour et, après quelques jours, de l'huile de Ricin. — Trente à soixante grammes de cette dernière huile ne doivent pas inquiéter le malade.

Le pétrole convient peu ou point pour les enfants.

L'essence de térébenthine.

—

Agissez comme pour le pétrole; on peut même en prendre un peu plus. — On sait que c'est sous forme de perles qu'on l'emploie de préférence, à cause de son goût désagréable. — On purge après, si c'est nécessaire.

Au sujet de cette huile, nous sommes entrés dans plus de détails à une autre place.

La gomme-gutte.

—

Est un purgatif violent, mais on y a très-souvent recours et avec succès, même quand elle n'est pas associée à l'un ou l'autre vermifuge.

Dix à trente centigrammes.

L'émétique.

—

A petite dose, elle a déjà donné de beaux résultats, mais il ne faut pas le continuer trop longtemps, car il y a une action nuisible sur l'intestin et l'estomac.

Comme tonique . . . 1 à 2 centigrammes.
Comme vomitif . . . 5 à 15 centigrammes.

Dans un demi-verre eau tiède, à prendre en une ou deux fois, à un quart-d'heure d'intervalle.

Il faut boire beaucoup d'eau tiède pendant l'effet, bien entendu quand on le prend comme vomitif.

Comme tonique on le prendra avec un peu d'eau froide.

La mousse de Corse.

Très-utile dans la médecine des enfants, parce qu'ils prennent, sans répugnance, les préparations dont elle est la base.

Tisane avec la mousse de Corse :

Mousse	50 grammes.
Eau bouillante	1000 grammes.

Sucrez à volonté.

Faites infuser pendant une heure, passez avec expression, laissez déposer et décantez. — Par tasses.

Boisson vermifuge.

Mousse de Corse	5	grammes.
Jetez dessus :		
Lait bouillant.	100	»
Passez; ajoutez :		
Sucre	20	»

Prendre en une fois le matin à jeun. — C'est la dose et la forme la plus convenable pour un enfant de deux ans.

Sirop vermifuge de Boullay.

—

Mousse de Corse mondée . . 160 grammes.
Faites bouillir dans eau . . 1000 »

Jusqu'à réduction de moitié, versez le tout dans un bain-marie sur :

Calamus aromaticus.
Angelique . . .
Sené . . . . .
} De chaque 30 grammes.

Laissez infuser pendant douze heures, passez avec expression, et dissolvez dans la liqueur 1000 grammes de sucre.

Clarifiez au blanc d'œuf et cuisez à 32 degrés bouillants.

Une cuillerée à bouche pour les enfants de 2 à 4 ans.

On continue trois jours de suite.

Sirop de mousse de Corse.

—

Mousse . . . . 200 grammes.
Sucre. . . . . 1000 »
Par cuillerées à bouche.

Gelée de mousse de Corse.

—

Mousse de Corse	30
Sucre blanc.	60
Vin blanc	60
Colle de poisson	5

Une ou deux cuillerées à soupe le matin à jeun.

Lavement à la mousse de Corse.

—

Mousse . . . . 15 grammes.
Faites bouillir, pendant dix minutes, dans :
Eau . . . . 400 grammes.
Passez et ajoutez :
Huile de Ricin . . . . . 50 grammes.

Semen-contra.

—

Il vient aussi au premier rang; il n'a contre lui que sa saveur désagréable qui déplaît aux enfants, et on leur donne souvent, à cause de cela, la *santonine* que nous mentionnerons bientôt. — Néanmoins, nous lui accordons la préférence sur cette dernière.

Poudre de semen-contra.

—

C'est la meilleure préparation.

Dose, un à six grammes, mélangés avec du miel, ou délayée dans un verre de lait le matin à jeun.

On continuera pendant quelques jours.

Potion du même.

—

Semen-contra. . . . . . . 10 grammes.
Faites infuser dans eau . . . 100 »
Passez; ajoutez :

Sirop vermifuge de Boullay (que nous venons de décrire) . . . . 30 grammes.
En une fois le matin à jeun.

Sirop du même.

Semen-contra en poudre . .	2	grammes.
Sirop de fleurs de pêcher . .	30	»
Eau de laitue.	150	»

Par cuillerées toutes les heures, ou de deux en deux heures, selon la difficulté de le faire prendre.

Autre sirop du même.

Eau de semen-contra saturée d'essence.	1125	gr.
Essence de semen-contra	4	»
Sucre blanc.	2125	»
Blancs d'œufs	n° 2	»

On bat les blancs d'œufs avec l'eau distillée, et l'on y ajoute 2061 grammes de sucre; on met sur un feu doux. — On fait ensuite un oléosaccharum avec l'essence et 60 grammes de sucre, qu'on ajoute au sirop qui commence à bouillir, on retire du feu, on couvre le sirop et l'on filtre à froid.

Une cuillerée à bouche, matin et soir, pendant trois à quatre jours; au cinquième, on purge avec l'huile de Ricin, 30 à 60 grammes.

Sirop de Cruveilhier.

—

Sené	De chaque 5 grammes.
Rhubarbe	
Semen-contra. . .	
Mousse de Corse . .	
Tanaisie	
Petite absinthe . .	
Absinthe marine . .	

Faites infuser dans une quantité d'eau suffisante, pour obtenir 250 grammes. — On sucre à volonté. — Faites fondre à une douce chaleur, passez :

Une cuillerée à bouche, chaque matin.

Ce sirop est extrêmement recommandable, et convient aussi pour les enfants, qui ne sont pas trop capricieux, car il est plus ou moins amer, selon la quantité de sucre.

Semen-contra en pilules de Pitschoff.

—

Poudre de semen-contra. . .	5	grammes.
Extrait d'absinthe	5	»
Ajoutez ; sucre	500	»

Faites des pilules de 30 centigrammes.

En prendre 2 à 6 par jour.

Électuaire de Vogler.

—

Semen-contra	8	grammes.
Racine de Jalap	4	»
Cannelle	2	»
Protochlorure de mercure . . .	3	décigr.

Sirop de fleurs de pêcher, quantité suffisante.

Deux grammes pour des enfants de six ans.

Nous faisons remarquer qu'il y a du mercure dans ce remède.

Santonine.

L'un des principes contenus dans le *semen-contra*, l'autre principe est une huile volatile. — La santonine est un glycoside et doit être préférée à l'huile, parce qu'elle est insipide (sans goût apparent, ce qui est favorable lorsqu'il s'agit d'enfants). Elle est aussi très-vantée dans la diathèse urique, contre certaines amauroses (goutte sereine) et les fièvres d'accès.

Dose. Cinq à trente centigrammes.

Tablettes de santonine.

Santonine	10	grammes.
Sucre	1000	»
Mucilage de gomme adragant.	45	»

Faites-en des tablettes de un gramme, contenant un centigramme de santonine.

On en donne 2 à 6 par jour aux enfants.

Dragées de santonine de Garnier.

Santonine pure	50	grammes.
Sucre	950	»

Faites-en deux mille dragées qui contiennent, chacune, vingt-cinq milligrammes de santonine.

Excellent vermicide.

Deux à six par jour pour les enfants.

Spigelie.

Très-bon vermifuge.

Vingt grammes pour deux cents grammes de décoction, avec trente grammes de sirop de fleurs de pêcher.

Absinthe marine.

Vermifuge efficace très-employé à la dose de quatre à seize grammes, qu'on fait infuser dans 125 grammes d'eau ou de lait : Potion :

Absinthe marine	5	grammes.
Eau	100	»
Sirop . . . . . , ...	30	»

A prendre en deux fois.

Armoise.

Les différentes armoises jouissent de propriétés vermifuges incontestables, mais leur emploi est moins fréquent que celui des absinthes.

Mêmes doses que pour l'absinthe marine.

Espèces vermifuges.

Feuilles et fleurs sèches de Tanaisie. .	32 gr.
Absinthe	32 »
Fleurs de camomille romaine . . .	35 »
Semen-contra	32 »

Dose. 8 pour 120 grammes d'eau.

Lavement contre les oxyures de Hervieux.

Lavements froids quotidiens, à l'huile de Ricin

Lavement de Lecœur.

Sel	40
Eau	50

Poudre vermifuge.

Poudre de mousse de Corse . .	32
» semen-contra . . .	32
» rhubarbe	16

Dose. 1 à 4 grammes.

Lavement vermifuge de Duncan.

Feuilles de sabine . .	De chaque 10 grammes.
» rue . .	
» d'absinthe.	

Incisez et faites bouillir dans :

Eau	500 grammes.
Passez; et ajoutez :	
Huile de Ricin	20 »

Lavement Raspail.

Aloès . . .	De chaque 15 centigrammes.
Tabac . . .	
Assafœtida . .	
Huile camphrée	10 grammes.
Eau	500 »

Onguent vermicide de Boerhaave.

Fiel de bœuf. . .	De chaque 5 grammes.
Aloès succotrin . .	
Onguent d'althœa.	40 grammes.

En frictions et en applications sur l'abdomen (bas-ventre).

Suppositoire vermicide.

Aloès succotrin	40 grammes.
Sel marin	30 »
Farine	20 »

Miel. Quantité suffisante.

Préparations mercurielles.

Nous les donnons par acquit de conscience, sans les vanter, sans les recommander. — De tout temps, nous avons eu une vive répugnance pour le mercure, parce que la fréquentation des plus grands hôpitaux nous a fourni de pénibles et cruels exemples de son emploi.

Néanmoins, nous connaissons des praticiens capables, qui ne se gênent pas pour dire qu'ils ne se soucieraient pas d'être médecins, s'il était défendu d'employer le mercure et ses préparations.

On vante beaucoup le calomel (mercure doux); mais on n'oublie que trop souvent qu'en présence des acides de l'estomac et autres, il peut se transformer partiellement, en *sublimé corrosif*, poison des plus violents. — D'ailleurs, il provoque aussi *la salivation*, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, surtout celui qui est préparé à la vapeur.

Calomel préparé à la vapeur .	5	centigrammes.
Sucre blanc.	90	»
Carmin de cochenille . . .	5	»
Mucilage de gomme adragant.	Quantité suffisante.	

Faites-en des pastilles (tablettes) de un gramme.
Une par jour pour les enfants de deux ans.

Biscuits.

Calomel préparé à la vapeur . . 8 grammes.

Incorporez dans suffisante quantité de pâte, pour deux douzaines de biscuits ordinaires.

Chaque biscuit contenant trois décigrammes de calomel. On en fera prendre une ou deux, selon l'âge du sujet.

Au lieu de calomel, on donne assez souvent, dans chaque biscuit, 2 grammes poudre de *semen-contra*.

Biscuits de Storey.

—

Colomel . . . . 1 gramme.
Jalap. . . . . 5 »
Gingembre . . . . 2 »
Sucre blanc . . . . 30 »
Cinabre . . . . Quantité suffisante pour colorer. — Ajoutez sirop simple en quantité suffisante et faites-en dix biscuits.

Un à la fois.

Sucre de Baumé.

—

Sucre en poudre . . . . . . 70 grammes.
Mercure . . . . 30 »
Sulfure noir de mercure . . . 20 »

Triturez le mercure avec le sulfure; quand il est divisé, ajoutez le sucre.

Dose 30 centigrammes à un gramme.

Chocolat vermifuge.

—

Sulfure de mercure noir . . . . 5 grammes.
Incorporez dans :
Pâte de chocolat encore chaude. 100 grammes.

Divisez en tabettes de un gramme.
Une tablette à la fois.

Poudre vermifuge de Gœlis.

Calomel	1 décigramme.
Poudre de racine de valériane .	1 gramme.
» » badiane .	2 »
Sucre blanc	4 »

Pour seize doses. — Une par jour dans une cuillerée d'eau. — On augmente la dose selon le cas.

La poudre de badiane a la propriété d'enlever à la valériane son odeur, sans nuire à ses vertus, ce qui en rend l'usage bien facile, pour les femmes et les enfants. Et puis, la badiane elle-même est quelque peu vermifuge.

Poudre de A. F. H. P.

Poudre de mousse de Corse Semen-contra	De chaque 20 gr.
Calomel	5 gr.

Dose : Depuis 5 jusqu'à 12 décigrammes.

Autre poudre.

Semen-contra pulvérisé. . .	10 grammes.
Calomel	15 centigrammes.

Mêlez et faites trois doses égales.

Dans une cuillerée de miel, une dose le soir en se

couchant, une autre le lendemain matin, et la dernière, le surlendemain en se levant.

Le lecteur aura déjà remarqué que le semen-contra est aussi très-souvent prescrit.

Pilules vermifuges.

—

Semen-contra en poudre . .	10 grammes.
Calomel à la vapeur	5 »

Extrait d'absinthe. — Quantité suffisante.

Mêlez et faites des pilules de 2 décigrammes.

Deux pour les enfants de 4 ans et 10 pour les adultes.

Suppositoire Trousseau.

—

Tannin	1 gramme.
Beurre de cacao	4 grammes.

Fondez le beurre de cacao à une douce chaleur, réduisez le tannin (acide tannique) en poudre fine, mélangez-le avec le beurre et agitez jusqu'à ce que la matière grasse soit figée. — Coulez dans un moule de papier, pour lui donner la forme convenable.

Autre suppositoire du même.

—

Biiodure de mercure . . .	5 centigrammes.
Beurre de cacao	4 grammes.

Fondez le beurre comme ci-dessus et lorsqu'il est

presque froid, ajoutez-y le biiodure de mercure; triturez et coulez dans un moule de papier.

Lavements.

1°

Suie de bois tamisée . . . 25 grammes.
Faites bouillir un quart-d'heure
dans eau . . . . 200 »

Passez pour un lavement. — On les donne plusieurs jours de suite, une demi-heure avant de coucher l'enfant.

2°

Calomel . . . . . . 25 centigrammes.
Mucilage de graine de lin . 125 grammes.

Suspendez le calomel dans le mucilage et donnez ce mélange en lavement matin et soir.

3°

Bichlorure de mercure . . 2 centigrammes.
Eau distillée . . . . . 100 grammes.

Dissolvez. — Pour un lavement que l'on administre dans une seringue de verre, *ainsi que le précédent.*

4°

Biiodure de mercure . . . 1 centigramme.
Iodure de potassium . . . 11 décigrammes.
Eau distillée . . . . . . 100 grammes.

Triturez les deux premiers ensemble, avec quelques gouttes d'eau. — Le biiodure de mercure rouge se dissout dans l'iodure de potassium. — Ajoutez le reste pour un lavement.

Nous terminerons ici les mercuriaux, en engageant ceux qui nous liront, à n'en point abuser. — Ils guérissent, dit-on, souvent; mais c'est non moins souvent pour se manifester plus tard, oui, même quelquefois de longues années après leur ingestion, sous des formes qui font le désespoir de ceux qui y ont eu recours. — Cette triste vérité n'est plus un mystère pour personne.

Nous eussions pu multiplier de beaucoup encore les divers traitements applicables à l'homme. Nous avons donné ceux qui nous semblaient les plus inoffensifs et le plus en réputation. — Nous en avons exclu l'arsenic et autres poisons violents, tels que l'acide hydrocyanique (prussique), la strychnine, etc. — Pourquoi recourir à ces moyens, *assurément inconnus lors de la création*, lorsque nous avons parmi les végétaux, qui, sans aucun doute, en datent, des moyens *simples*, à la portée de tous, et que le besoin aidé de l'instinct ont fait découvrir par les habitants de contrées presque inconnues, où, à l'époque de leur découverte, on sut à peine qu'il existât des médecins et leurs acolytes, les pharmaciens.

Car il est logique de supposer que le créateur, dans ses admirables et inimitables conceptions, a pensé à nos besoins *actuels et futurs*, avant de terminer son bel ouvrage, sans se préoccuper de ce que pourraient produire plus tard les tâtonnements, impuissance, et le charlatanisme des pauvres mortels. — N'a-t-il pas créé aussi, pour le chien, *le chiendent*, que ce quadrupède découvre sans l'appui d'un médecin?

Nous terminerons donc notre tâche, en disant au lecteur :

Lorsque le diagnostic (la connaissance de votre maladie) est douteux, ou fait, entre médecins, l'objet d'une discussion laborieuse ou stérile, *pensez au parasitisme.* — C'est souvent, très-souvent à lui que vous devez vos souffrances, vos inquiétudes et celles de votre famille ou amis.

Recourez alors aux remèdes indiqués contre lui, et choisissez d'abord parmi les plus simples et les plus inoffensifs. — Dites-le, au besoin, à votre médecin, afin qu'il vous donne sa coopération, et, s'il la refusait, agissez d'après nos conseils, ils sont assurément désintéressés.

Car si le *mors naturalis plerumque sit substantia verminosa* devait un jour se trouver confirmé par d'irrécusables preuves, ni la morale la plus scrupuleuse, ni aucun principe de religion ne pourraient vous faire un grief de chercher à soulager vos souffrances.

Les tentatives médicales n'ont pu, jusqu'à présent, mériter, d'une manière absolue, la qualification de scientifiques, vu que les médecins, chacun le sait, ne sont pas toujours d'accord.

Pour une plus complète édification du lecteur à ce sujet, nous copions textuellement dans la brochure : *Dangers de la médecine et des préparations pharmaceutiques,* opuscule si saisissant de vérité et que tout le monde devrait lire :

« Avouons-le humblement, la médecine n'est pas encore une science. Nommons-la, si vous tenez à conserver le mot, *science individuelle, science conjecturale, science conventionnelle,* nous le voulons bien, mais les médecins n'ont pu encore formuler des théories absolues, positives, indiscutables, sur la prétendue science qu'ils ont mission de pratiquer.

De là, la naissance d'une infinité de méthodes telles que le brownisme, le broussaisisme, la méthode Leroy, l'électricité, le magnétisme, l'homœopathie, l'hydrothérapie, la médecine, Raspail, la dosimétrie, etc., etc.

Chacune de ces méthodes a été une découverte, une apparition consolante pour l'homme, un espoir vers la perfection, la plupart sont aujourd'hui rentrées dans l'oubli.

Mais la bonne foi de leurs auteurs n'a jamais été révoquée en doute.

Consultez dix médecins de bonne foi, plusieurs d'entre eux seront d'accord sur le diagnostic, c'est-à-dire sur la maladie dont vous êtes atteint ; mais peu ou point sur l'application des remèdes, et ici je ne parle que de médecins agissant d'après la même méthode.

Qui ne se rappelle ce riche habitant d'outre-Manche, qui, se rendant à Paris, eut volontiers donné tous ses millions pour y trouver secours dans la médecine, après en avoir épuisé dans son pays toutes les ressources. — Décidé à en finir avec la vie, s'il devait trouver dans les Esculapes français la même impuissance que dans sa patrie; il posa à plusieurs la question suivante :

Dites-moi, puis-je prendre des raisins blancs, que j'aime beaucoup?

Et, sur leurs réponses discordantes, se brûla la cervelle. Cet homme a été traité de fou; mais il n'était que désespéré et il tomba victime de ses déceptions.

Qui n'a été témoin de débats entre médecins, et des qualifications peu courtoises que de conviction, ils échangeaient entre eux. — Je ne le rappelle pas par esprit de dénigrement, mais uniquement pour appuyer ma thèse.

Je pose en fait qu'un médecin, dans l'ignorance forcée où il se trouve, de l'action des acides et autres substances qui existent dans les voies digestives, et *du but* que la création leur y a assignée, sait rarement l'effet que ses médicaments vont produire.

Ce serait différent, si l'estomac de l'homme était un creuset de laboratoire, pour lequel on ne le prend que trop souvent. — Dans un creuset, le chimiste peut juger des réactions de ses matières, parce que son récipient est vide, et qu'en outre, il sort des mains *de l'homme*, qui l'a lui-même fabriqué. — Mais personne, de nos jours, ne prétendra, de bonne foi, connaître comment tel ou tel médicament que l'on croit inoffensif se comportera dans notre économie.

Il y a trop de causes modificatives chimiques.

Vous direz à un médecin : Les acides de l'estomac me font souffrir; vite il prescrira un absorbant des acides, comme s'il opérait dans une capsule ou un creuset.

Vous êtes pris de dyssenterie, ou de toute autre maladie qui provoque des selles violentes, un lavement à l'amidon pourra vous être ordonné, véritable opération physique qui empêchera peut-être les selles d'apparaître, mais pourra produire d'autres résultats fâcheux.

Et pourquoi? — Parce que ce n'était pas le symptôme des selles qu'il fallait combattre, mais en rechercher les causes et agir sur elles. — Là donc encore le médecin prend votre corps pour une machine sur laquelle il opère, et son diplôme le justifie.

Quand on y réfléchit froidement, cela est bien de nature à préoccuper.

Ne trouve-t-on pas encore, de nos jours, de nombreux antagonistes *de la vaccine*, qui flagellent, de toute la puissance de leurs convictions, ce que la plupart considèrent comme une grande conquête : *Jenner*, disent-ils, a fait un mal irréparable, il a empoisonné la race humaine, et n'attribuez pas une autre cause à sa dégénération.

L'homme périclite depuis cette fatale découverte. — Il meurt moins de monde, dites-vous; d'abord, cela est contestable; mais il naît plus de crétins, plus de fous, plus de rachitiques. — Depuis ce temps, la boîte de Pandore s'est rouverte et a déversé sur le monde des maladies jusqu'alors rares ou inconnues, et ce n'est qu'au profit du médecin et de la pharmacie, qu'elles sont venues se joindre au redoutable cadre nosologique.

Telle est l'opinion de très-respectables autorités. Et cependant, il existe aujourd'hui des savants *qui nous inoculent la rage!!!!* »

Nous ne nous sommes fait aucun scrupule de reproduire ces citations, ayant, de notre côté, autorisé son auteur à nous prendre quelque chose dans nos travaux. — Ce n'est point non plus par dénigrement pour des confrères que nous avons donné cet extrait, mais uniquement par devoir pour nos semblables.

---

§ 11.

TRAITEMENT POUR LES ANIMAUX

Il ne peut presque s'agir ici que de quadrupèdes, chiens, chats, chevaux, race bovine, race porcine, etc., qui n'hébergent que trop souvent les vers solitaires, lombrics, strongles, et autres *nématoïdes*.

Le calomel (mercure doux).

Nous semble principalement destiné aux petits quadrupèdes. — Doses un peu plus fortes que pour enfants.

Pour les animaux, il est beaucoup moins compromettant que pour l'homme. — Essayez d'abord le soufre, mais surtout l'ail.

L'huile de Chabert.

—

Depuis que *Chabert*, le célèbre médecin-vétérinaire, de la non moins célèbre école d'Alfort a fait connaître ce médicament, il semble n'avoir pas perdu de sa réputation. — Nous le considérons comme une précieuse acquisition pour les animaux.

On en administre aussi des lavements. — La dose, pour de grands quadrupèdes, peut être portée à quatre, cinq, six fois aussi forte, et même au besoin davantage que pour l'homme.

Le semen-contra.

—

En quantité relativement considérable, a déjà produit, tant chez les petits que chez les grands animaux, des résultats étonnants. — Il faut le donner avec un purgatif énergique, pour les grands quadrupèdes.

L'assa-fœtida.
L'aloès.
La semence de cévadille.
Le pétrole.
L'absinthe.
La gomme-gutte.

—

Sont non-seulement des auxiliaires puissants, mais remportent quelquefois à eux seuls de brillantes victoires. — On les applique peut-être trop rarement.

La plupart de ces substances peuvent aussi se donner en lavements, *à plus forte dose.*

Ne donnez jamais, ni la noix vomique, ni la strychnine qui en dérive, ni rien d'analogue aux quadrupèdes, c'est pour eux un poison sans pitié, tandis que l'homme peut en prendre impunément de petites doses. — Singulières incompatibilités assurément; mais ces anomalies ne sont pas les seules en thérapeutique, ni même en d'autres choses.

Le régime du vert surpasse quelquefois, pour les herbivores, tous les médicaments vantés, en mettant le cachet final sur les guérisons; mais il faut, autant que possible, éviter l'humidité. — Les prairies trop humides ne sont généralement pas à conseiller. Trop d'eau sur le meilleur gazon est également souvent nuisible.

Ensuite, il peut y avoir aussi de l'idiosyncrasie parmi les animaux. — Ainsi, par exemple, elle existe très-souvent au même degré chez le singe que chez l'homme, sans que nous devions rougir de la ressemblance.

Nous voilà arrivés au terme de notre long labeur, et nous n'avons plus à donner que le couronnement de notre sérieux édifice, *le Régime promis*. — Nous le considérons comme dominant d'une réelle valeur, toutes nos communications, ainsi que nos dissertations scientifiques, car à lui seul il défie les maladies, ou souvent les guérit.

Nous ne devrions jamais oublier qu'il vaut mieux :

PRÉVENIR que GUÉRIR.

---

§ 12.

RÉGIME DE LONGUE VIE

A.

Le sommeil est indispensable, et c'est si vrai que la privation totale est une des peines de mort en Chine; donc, la privation partielle peut conduire à de sérieuses conséquences, tandis qu'on peut difficilement en abuser. Lorsqu'il est exagéré, c'est une preuve qu'il y a état maladif, et alors il faut songer à y porter remède.

Très-souvent les vers intestinaux causent ici les deux extrêmes.

Prenez votre repos vers dix heures, si c'est possible, ne le prolongez pas au-delà de 5 1/2, 6, 7 heures du matin, selon les saisons. N'entassez pas matelas sur matelas, cela affaiblit et amollit. Un seul avec le ressort suffit. Aérez-le pendant le jour.

B.

Que vos repas soient sobres, l'excès, vous le savez, nuit en tout, et il est toujours bon de quitter la table sans être, comme dit le chimiste, *saturé* d'aliments et de boissons. — Il y a toujours exagération quand il y a gourmandise.

Mâchez bien vos aliments, car leur réduction, ainsi que la salive dont ils s'imprègnent par cette action, contribuent puissamment à la digestion, et, par conséquent, à la formation d'un sang généreux.

Fréquentez plutôt le boucher que le pharmacien.

C.

Que vos liquides, en général, bière, vins et liqueurs soient purs, même l'eau. — N'abusez pas des trois premiers, *l'excès* d'alcool est toujours fatalement nuisible, car, à la longue, il abrutit, et finit par conduire au tombeau. — Leur usage *modéré*, au contraire, peut être salutaire.

Les individualités jouent ici incontestablement un grand rôle. Exemple : L'auteur de ces lignes ne pourrait supporter une demi-bouteille de vin, fût-il très-peu alcoolique, sans perdre une partie de ses facultés. — Il ne serait pas ivre, mais son cerveau en serait déjà affecté.

D.

L'air pur est une seconde et indispensable nourriture. Usez-en le plus souvent possible par de fréquentes promenades, et choisissez les endroits où des miasmes, la fumée, des vapeurs ou autres voisinages nuisibles, ne peuvent vous atteindre.

Ouvrez aussi, pour que l'air y pénètre, vos fenêtres et portes en temps opportun.

E.

Que vos aliments soient bien épicés et aromatisés, plutôt à l'excès que point. — Du poivre, des oignons, du girofle, de la muscade, d'autres épices et aromates, selon les goûts, sans oublier *l'ail*. — Le régime alliacé est une vraie panacée et d'une importance majeure pour la santé. — Il est aussi le cauchemar des vers. Il les tue ou les chasse.

F.

En cas de perte d'appétit, un peu de diète et des prises d'eau *pure*, assez souvent répétées, mais bues à petits coups, à petites gorgées, comme on dit. — S'il tarde à revenir, un demi à un gramme de racine de gentiane, soit en pilules faites avec du sirop de sucre, soit en poudre avec de l'eau sucrée, pris une heure avant chaque repas, et au besoin aussi à jeun, le ramène promptement. — C'est aussi un dépuratif puissant, et un grand tonique. — On peut aussi, sans crainte, augmenter la dose.

G.

Pas d'excès dans les passions, principalement en amour. — Ces dernières surtout peuvent devenir très-compromettantes — Pas de querelles, et ni haine, ni envie, ni procès.

H.

Pas de refroidissements, car ils sont toujours fâcheux, par les grandes perturbations qu'ils apportent dans notre organisation. — N'oubliez pas que, selon les circonstances, ils peuvent être mortels, soit très-promptement, soit avec une lenteur et souffrance désespérantes.

I.

Pas de constipation dépassant deux à trois jours. — Pour y remédier, prenez le soir, en vous couchant, et au moins 2 1/2 à 3 heures après le dernier repas, un verre d'eau contenant en dissolution du sulfate de soude (sel de Glauber). — Trente grammes et au besoin soixante grammes par litre d'eau, selon les susceptibilités des personnes.

Les selles ne doivent jamais être liquides, mais pâteuses, ou formées, et il est bon de les examiner de temps en temps, en vue d'en tirer profit pour la santé. — N'écoutez donc pas vos répugnances à ce sujet.

K.

Que la propreté du corps soit une de vos sérieuses préoccupations, pas de santé possible sans cela. — Mais pas de bains trop chauds, ils énervent et nuisent en tout.

L.

Faites tous les jours, si possible, de la gymnastique, en commençant modérément, car lorsqu'on en abuse dès les premiers jours, on provoque un brisement des membres, très-pénible, même quelquefois avec fièvre. — On fabrique maintenant des engins qui permettent de faire de la gymnastique chez soi. — Nous faisons des vœux pour que cela entre dans les mœurs.

M.

Dans vos appartements, une température de 15 à 18 degrés centigrades est plus que suffisante. — Au-delà finit par affaiblir, à exposer aux refroidissements et à des maladies sérieuses.

Nous en voyons tous les jours de tristes exemples. Nous insistons fortement là-dessus.

N.

Le travail manuel ou de tête est indispensable; mais il est bon de le faire suivre de quelque distraction, et de ne pas s'y livrer trop tôt après les repas, surtout celui de tête. — Le meilleur repas est toujours celui que l'on prend quand on a, comme on dit, fini sa journée.

Rappelez-vous toujours que l'oisiveté démoralise et tue. — De même aussi l'ennui.

O.

N'abusez ni des eaux gazeuses (dites syphons), ni des vins trop gazeux, le champagne dit mousseux, entre autres. — L'acide carbonique qu'ils contiennent a une action délétère sur le cerveau et la matière colorante du sang, qu'il dissout et qui est notre vie, de même sur la vessie. — Cela conduit assez souvent à la démence, à l'anémie, aux maladies de la vessie et des voies urinaires. — Bien entendu, lorsqu'on en abuse, surtout les petites santés.

P.

Aux hommes nous dirons : Remplacez le tabac, par les feuilles de petite sauge, qui ne coûtent que fr. 1-80 le kilogramme. — Elles sont hygiéniques, vermifuges, et parfument vos appartements. — Elles dégagent aussi le cerveau. — Il fut un temps où on fumait la sauge, même les dames; mais, hélas! tout passe, tout lasse.

Le tabac n'est cependant pas un poison comme on le dit, car il ne faut jamais exagérer. — Mais il n'est pas hygiénique comme la sauge, bien qu'il soit incontestablement un grand palliatif contre les vers.

R.

C'est d'une excellente hygiène et, en même temps, d'une belle morale, que d'avoir de l'indulgence, *beaucoup d'indulgence*, pour le prochain, et, lorsque vous

vous sentirez exposé à pêcher contre ce sentiment, pensez à vos propres imperfections.

Et maintenant, cher lecteur, nous prenons cordialement congé de vous. Nous vous avons fait connaître les causes de vos maladies, et initié vos pas au chemin séduisant de la santé; notre travail a été ardu, difficile et long, car il s'appuie sur plus d'un demi-siècle d'études et d'observations. — Nous ne nous en plaignons pas, dans l'espoir d'avoir été utile à l'humanité.

Il nous reste à vous souhaiter le bonheur *relatif* auquel l'homme peut aspirer ici-bas; nous disons relatif, car *Tacite*, le philosophe-historien, n'a-t-il pas dit :

O quantum est in rebus inane.

O néant des choses de ce monde.

Et l'immortel *Homère*, comme devise consolatrice :

Il n'y a ni bonheur ni malheur dans ce monde, il y a la comparaison d'un état à un autre.

En effet, on trouve toujours plus malheureux que soi, surtout en ce qui concerne la santé.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES